

OLLODAGOS

ACTES
DE LA
SOCIÉTÉ BELGE
D'ÉTUDES CELTIQUES

AKTEN
VAN HET
BELGISCHE GENOOTSCHAP
VOOR KELTISCHE STUDIES

Volume I

Deel I



Bruxelles

Brussel

1990

OLLODAGOS

Chaque volume de la revue comprend au minimum trois cents pages. Chaque article est signé et l'auteur en est seul responsable.
Tout ouvrage concernant les études celtiques ou indo-européennes adressé à la revue fera l'objet d'un compte rendu.

Prix de l'abonnement : 1.000 FB, à verser au compte n° 068-2099628-90 de la Société belge d'études celtiques, à l'attention de M. Pierre CORNIL. Pour l'étranger, frais de port et d'expédition en sus. Réduction de 20 % pour les membres de la Société belge d'études celtiques.

Prière d'adresser les manuscrits des articles et comptes rendus, ainsi que les ouvrages pour comptes rendus, à l'adresse suivante :
OLLODAGOS, M. Claude STERCKX, 21 avenue Pierre-Curie, 1050 Bruxelles.



Ieder deel telt ten minste driehonderd bladzijden. Enkele teksten zijn ondergetekend en iedere medewerker is verantwoordelijk voor zijn eigen bijdragen. Elk boek over keltische of indo-europese studies ter recensie toegezonden zal besproken worden.

Abonnementsprijs : BF 1.000, te betalen op de bankrekening nr. 068-2099628-90 van het Belgische Genootschap voor Keltische Studies, t.a.v. de H. Pierre CORNIL. Voor het buitenland zullen de zendingskosten bijgeteld worden. 20 % korting voor leden van het Belgische Genootschap voor Keltische Studies.

Gelieve de handschriften voor bijdragen en recensies, en de boeken ter recensie te sturen aan OLLODAGOS, de H. Claude STERCKX, Pierre-Curielaan 21, 1050 Brussel.



Comité directeur / Hoofdc comité

Fr. BLAIVE, Centre universitaire de Charleroi (secrétaire/secretaris);
A. CAHEN-DELHAYE, Musées royaux d'Art et d'Histoire; P. CORNIL,
Centre universitaire de Charleroi (trésorier/schatmeester); J. DOR, Université
de Liège; J.-H. MICHEL, Vrije Universiteit Brussel - Université libre de
Bruxelles; Cl. STERCKX, Université libre de Bruxelles (directeur/directeur);
M. VANDEUR, licencié en histoire (secrétaire de rédaction/redactiesecretaris)

BERTHE RANTZ

LE DIEU CAVALIER ET LE GEANT ANGUIPEDE GALLO-ROMAINS¹

La colonne surmontée d'un Géant terrassé par un cavalier est un sujet fort rebattu et tellement vaste qu'il conviendra de nous limiter aux aspects par lesquels il nous semble se rattacher aux conceptions celtiques et chercher dans les données iconographiques quelques explications sur sa composition, sur le cavalier et sur le Géant anguipède.

Le terrain sur lequel s'érige la colonne est toujours soigneusement préparé, même lorsqu'il se trouve en dehors de toute enceinte de sanctuaire : on y observe les traces d'un remblai pierreux sur lequel un carrelage est disposé en carré orienté aux points cardinaux. Il arrive qu'il y ait encore un revêtement de ciment rouge par-dessus². C'est donc un espace sacré, c'est-à-dire un espace construit selon les prescriptions rituelles qui le rattachent à la conception de la création du monde³. Dans cette construction, l'orientation

¹ Mise en forme avec références d'une conférence présentée à la Société Belge d'Etudes Celtiques le 10 mars 1989.

² E. THEVENOT, *Divinités et sanctuaires de la Gaule*, Paris, 1968, p. 37 : à Cussy-la-Colonne (Côte-d'Or), Saint-Sévérien (Nièvre), citons aussi Butterstadt (Hesse) et Limbach-Kohlhof (Sarre) : A. KÖLLING, *Ein neue Stätte gallo-römischer Götterverehrung* dans *Pfälzer Heimat*, IV, 1957, p. 121-125.

³ M. ELIADE, *Traité d'histoire des religions*, Paris, 1957, p. 319.

joue un rôle capital. La statue de Jupiter doit toujours regarder vers l'est. Probablement cette règle fut-elle instituée à Rome lorsque la statue de Jupiter fut atteinte par la foudre en 65 avant Jésus-Christ. Cicéron raconte dans la troisième Catilinaire⁴, le 3 décembre 63, que les haruspices consultés pour conjurer le malheur annoncé par ce prodige ordonnèrent de placer une statue plus grande sur un piédestal élevé et de la tourner vers l'est, contrairement à son orientation précédente. Quintilien⁵ évoque Cicéron montrant à la foule massée devant les rostrales la statue qu'on vient d'inaugurer et proclamant que sa présence avait sauvé la république par la découverte du complot de Catilina.

Sur le terrain ainsi préparé, on établit une base sur laquelle on place un dé en forme d'autel avec sur chaque face l'image d'un dieu. La divinité qu'on y voit le plus fréquemment est Junon, puis Minerve, Mercure, Hercule, Apollon, Vulcain⁶. Une des faces peut être occupée par un Géant anguipède ou bien par une dédicace à Jupiter Optimus Maximus (fig.1). Ce piédestal est appelé "pierre à quatre dieux", qu'il ait appartenu à un autel, à un pilier ou à l'ensemble complexe de notre monument. Souvent réemployé, c'est le témoin le plus fréquent de la colonne. Le plus ancien est daté par Bauchhenss entre 69 et 96⁷.

Ce que l'auteur dit de la création d'un autel s'applique à la consécration de l'espace où est érigée la colonne.

⁴ XIX-XX.

⁵ *Institutio oratoria* V 1142. Auparavant, la foudre avait déjà atteint la statue de Jupiter sur le Capitole d'après Julius Obsequens, XVIII.

⁶ G.C. PICARD, *Imperator caelestium* dans *Gallia*, XXXV, 1977, p. 95. Le choix des dieux a pu être différent en Germanie.

⁷ G. BAUCHHENSS - P. NÖLKE, *Die Jupitergigantensäulen in den germanischen Provinzen*, Cologne, 1981, p. 26.

Sur ce piédestal se place un deuxième socle octogonal ou circulaire, parfois aussi à sept, six ou quatre côtés, avec divers dieux taillés en réserve dans des niches. Ces divinités correspondent assez souvent à celles qui ont donné leur nom aux planètes auxquelles les jours de la semaine les ont empruntés⁸. Le rythme des travaux agricoles étant basé sur les phases de la lune, l'habitude de compter par sept jours était répandue dans les campagnes. Ce fait est attesté par des calendriers sabins⁹ ainsi que par des indices tirés de la littérature et il peut valoir aussi pour la Gaule sans qu'on n'y voie rien de spécifiquement celtique. Les dieux planétaires qui ornent la colonne au cavalier montrent l'adoption de la semaine en Gaule dès la fin du deuxième siècle. La huitième face d'un socle octogonal est occupée soit par une inscription, soit par une Victoire descendant du ciel ou par un *Genius Populi Romani*¹⁰ ou même par un Géant anguipède en atlante¹¹.

Par-dessus ce double socle, une colonne légèrement renflée sur une base avec tore et scotie : le plus souvent, le fût est couvert de feuillage, chêne et surtout laurier. Durant le premier siècle après Jésus-Christ, les feuilles de laurier ont été stylisées avec de plus en plus de rigueur au point qu'elles sont devenues un dessin réticulé qui prend l'aspect d'imbrications et que de

⁸ P.M. DUVAL, *Les dieux de la semaine* dans *Gallia*, XI, 1953, p. 285.

⁹ J. HEURGON, "Octavo ianam Lunam" dans *Revue des Etudes Latines*, XXV, 1947, p. 236-249 (recherche sur le rythme hebdomadaire et l'introduction de la semaine juive et chrétienne : celle-ci a été introduite au premier siècle, généralisée au deuxième, et les noms divins sont du troisième, sous l'influence de l'Orient).

¹⁰ H. WREDE, *Der Genius Populi Romani und das Fünfsäulendenkmal der Tetrarchen* dans *Bonner Jahrbuch*, CLXXXI, 1981, p. 111-142.

¹¹ P.M. DUVAL, *op.cit.*, p. 288.

nombreux auteurs parlent d'écaillés¹². Comme tous les feuillages persistants, le laurier est symbole d'une durée indéfinie, illimitée : en un mot, d'éternité¹³. Sa présence sur la colonne signifie que la victoire représentée au sommet est éternelle.

Au sujet du fût garni de feuilles de chêne, comme par exemple à Hausen an den Zaber, on peut rappeler que les Celtes, d'après Maxime de Tyr¹⁴, adoraient leur dieu suprême sous la forme d'un chêne et que dans les pays celtiques les premiers objets votifs étaient des piliers garnis de branchages, et que l'if et le hêtre étaient sacrés tout comme le chêne¹⁵. Il est clair que la colonne habillée de feuillage peut être considérée comme un élément celtique de notre monument. La colonne marque le centre d'un tout cosmique à quatre parties, ombilic d'une géographie mythique, conforme à la conception celtique du monde où le centre est marqué par un arbre sacré ou un rocher. Celui-ci est remplacé dans les temps gallo-romains par la colonne. On peut donc affirmer que la colonne représente l'arbre cosmique, le soutien

¹² V. SANTA MARIA SCRINARI, *Museo archeologico di Aquileia*, Rome, 1972, fig. 408 (premier siècle av. J.C.) et fig. 411. L'auteur parle de feuilles, non d'imbrications, sur le pyramidion : c'est le motif qui couvrira la colonne à peu près cent ans plus tard.

¹³ F. CUMONT, *Recherches sur le symbolisme funéraire des Romains*, Paris, 1942, p. 418 n° 2, *Catalogue des Musées Royaux d'Art et d'Histoire*, Bruxelles, 1913, p. 106.

¹⁴ *Logoi* VIII 8.

¹⁵ J. VENDRYES, *La religion des Celtes dans Les religions de l'Europe ancienne*, t.III, Paris, 1948, p. 280. Voir aussi W. MÜLLER, *Die Jupitergigantensäulen und ihre Verwandten*, Meisenheim am Glan, 1975, fig. Ib. L'auteur explique le rôle du chêne dans la religion gauloise, avec textes à l'appui, jusqu'au Moyen Age; cf. p. 32 les imbrications sont la stylisation des feuilles de chêne; p. 27 il cite Pline (*Hist.Nat.* XVI 249) sur l'importance du chêne; p. 34 sur la colonne de Hausen. Sur les piliers votifs, voir JEANMAIRE, *Dionysos*, Paris, 1951.

du monde.

On remarque sur certaines colonnes — à Wiesbaden (Schierstein) entre autres —, un bandeau plat aux deux cinquièmes de la hauteur du fût : au-dessus de ce bandeau, les feuilles descendent, au-dessous elles montent, mais c'est parfois l'inverse¹⁶. Cette disposition semble avoir rapport avec l'arbre mythique qui a sa cime vers la terre et ses racines au ciel. Cet arbre mythique se trouve dans les mythologies de toutes les parties du monde¹⁷.

Un chapiteau corinthien fait la transition entre le fût de la colonne et l'abaque. Sur un bon nombre de ces chapiteaux, on voit une tête ou un buste sortir des acanthes, d'après un type répandu dans les pays méditerranéens dès l'époque hellénistique : le chapiteau quadricéphale¹⁸. Il eut une grande vogue en Italie, puis les régions rhodaniennes et ensuite sur le *limes* rhénan dans le même temps qu'on y élevait la colonne au cavalier. Notons que la fameuse colonne de Mayence, élevée en 58 pour le salut de Néron, n'avait pas de chapiteau quadricéphale : elle est antérieure à l'introduction de cette vogue dans la région. Dans la Narbonnaise rhodanienne, les quatre têtes ou bustes représentent souvent les quatre âges de la vie, mais dans d'autres régions, l'image du jeune homme, tourné vraisemblablement vers l'est, est le symbole du printemps *uer*, au sud c'est une tête féminine couronnée d'épis : *aestas* l'été, puis à nouveau un homme, les tempes chargées

¹⁶ G. BAUCHHENS - P. NÖLKE, *op.cit.*, p. 454 N° 109, fig. 85.1.

¹⁷ M. ELIADE, *op.cit.*, p. 240.

¹⁸ R. BIANCHI BANDINELLI, *L'arte del Antichità classica. Etruria e Roma*, Rome, 1970. Aux quatrième et troisième siècles, le chapiteau quadricéphale est fréquent en Italie méridionale et se voit aussi en Etrurie. Sur son introduction en Narbonnaise, en Gaule et au nord-est, voir F. BENOIT, *Le symbolisme dans les sanctuaires de la Gaule*, Bruxelles, 1970.

de grappes de raisins sert à évoquer *autumnus* l'automne, enfin une femme, les cheveux couverts d'un voile, se trouve au nord où elle ne reçoit les rayons du soleil que de biais : c'est l'hiver *hiems*. Par leur symbolisme, ces figures parlent de la renaissance ou palingénésie, mettant l'existence humaine en relation avec le cycle de la nature selon une conception astrologique du monde. On a cherché à identifier chaque Génie des saisons avec un dieu romain, mais aucune série n'est convaincante : que l'automne soit Bacchus et l'été Cérès, leurs attributs le disent clairement; le printemps devrait être Mars, mais pour l'hiver, y voir Minerve ou Diane, on ne peut en décider. La figuration des Génies des saisons est fréquente sur les mosaïques, que le sujet soit mythologique ou que ce soit une course de chars au cirque, image des astres parcourant le ciel. De toute façon, les saisons évoquent la continuation du temps et peut-être la croyance à la vie éternelle.

Ce support complexe a de trois à quinze mètres de haut et les fidèles voient le cavalier terrassant le Géant en plein ciel. C'est une scène éminemment dramatique : le cheval est au galop et il se cabre brusquement au-dessus de l'ennemi écroulé sous ses sabots antérieurs levés. Image de la victoire que l'on peut faire remonter à Sumer : un détail de l'étendard d'Ur¹⁹ montre le vaincu à terre sous les pieds des chevaux qui tirent le char royal. Chez tous les peuples depuis le grand dieu de Sumer luttant contre Tiamât représentant la mer, le chaos sous une forme hybride mi-femme mi-poisson, les puissances du Ciel, incorporant la Lumière et le Bien sont en guerre contre les puissances de la terre obscures et mauvaises.

¹⁹ N.S. KRAMER, *L'histoire commence à Sumer*, Paris, 1957, fig. 8 : panneau dit "étendard d'Ur" (détail).

Dans la civilisation gréco-romaine, ni Zeus ni Jupiter n'étaient représentés à cheval : ils étaient sur un char comme le dieu Sol au revers des monnaies, ou bien debout, ou trônant. Les Celtes, au contraire, se figuraient leur grand dieu céleste, Taranis, parcourant le ciel à cheval²⁰. Le fait de mettre Jupiter à cheval constitue une adaptation aux croyances religieuses des Celtes, ou plus exactement des Gaulois du nord-est de la Gaule, puisque la colonne au cavalier y est de loin la plus fréquente²¹ et que Jupiter est le nom qu'ils donnaient dorénavant à leur grand dieu céleste.

L'art de la péninsule italique a produit des statues équestres, non pour honorer des dieux, mais les généraux vainqueurs et, plus tard, les empereurs, dès Auguste²². Le cheval était au pas d'école : c'est l'attitude de la célèbre statue de Marc-Aurèle, la seule conservée. Le dernier exemple est un médaillon en or de Justinien²³. A partir de Domitien, l'empereur victorieux est représenté sur les monnaies, à cheval, un ennemi sous les pieds²⁴. Ce n'est pas le modèle du groupe de la colonne.

Il ne faut pas non plus chercher dans les fresques étrusques les sources du groupe car, dans le domaine étrusque, le cavalier représente le défunt en

²⁰ E. THEVENOT, *Sur les traces des Mars celtiques*, Bruges, 1953, p. 51-56; M. ELIADE, *op. cit.*, p. 81.

²¹ F. BENOIT, *op. cit.*, p. 98 : "l'élaboration du groupe s'est faite dans les camps des légionnaires de la Moselle et du Rhin, où il est représenté par le plus grand nombre d'exemplaires".

²² E. TOULOUPA, *Das bronzen Reiterstandbild des Augustus* dans *Mitteilungen des Deutschen Archäologischen Instituts. Athenische Abteilung*, CI, 1986, p. 189.

²³ A. GRABAR, *L'empereur dans l'art byzantin*, Paris, 1936, p. 47.

²⁴ T. HÖLSCHER, *Geschichtsauffassung in römischer Repräsentationskunst* dans *Jahresbericht des Deutschen Archäologischen Instituts. Römische Abteilung*, XCV, 1980, par exemple des deniers de Septime Sévère et de Caracalla (p. 290 fig. 24).

route vers l'outre-tombe et le cheval est du type que l'on voit sur les lécythes grecs : il s'arrête de marcher²⁵, ce qui est une attitude différente de celle des statues romaines et des stèles grecques. La fonction psychopompe n'est d'ailleurs pas la seule du cheval : ce serait omettre le caractère solaire qui émane de notre monument. Le cheval lancé au galop et se cabrant, c'est la catégorie B de Kazarov. Comme nous le disions plus haut, ce schéma iconographique se trouve dans les reliefs funéraires grecs et on peut en suivre la continuité depuis la stèle de Dexiléos, œuvre attique du cinquième siècle²⁶ [fig.2], jusqu'aux stèles rhénanes en passant par un exemplaire d'Illion du deuxième siècle. Mais ce schéma se voit aussi dans des ex-voto dont on a retrouvé plus de trois mille exemplaires en Bulgarie²⁷ [fig.3]. Les Thraces représentaient leur dieu suprême dans l'attitude de la chasse sur un cheval galopant tandis qu'un sanglier, symbole du Mal, court sous la monture. La chasse symbolise le courage jusqu'à la fin de l'Antiquité²⁸.

²⁵ Catégorie A de G. KAZAROV, *Herôs* dans PW, RE, VIII, 1913, c. 1137-1138.

²⁶ La stèle de Dexiléos au musée d'Athènes (cinquième siècle) et de nombreuses stèles aux siècles suivants; le défunt est individualisé et héroïsé : H. MÖBIUS, *Hellenistische Grabreliefs* dans *Antike Kunst*, XI, 1968, p. 142-143 (le cavalier héroïsé, stèle funéraire de Béroia, du deuxième siècle de notre ère).

²⁷ Ex-voto au dieu cavalier, au pas ou au galop, souvent il y a dans le champ un arbre, un serpent, une déesse, et sous les pieds du cheval un sanglier ou un chien courant. C'était un culte populaire en Roumanie et en Bulgarie : Z. GOCEVA, *Thrakische Elemente in der griechischen Mythologie* dans *Das Altertum*, XXXI, 1985, p. 151; T. STOYANOV, *Le cavalier et la déesse. Observations sur une série de reliefs thraces* dans *Ktêma*, X, 1985, p. 276.

²⁸ Exemple de la chasse symbolisant la vertu : la mosaïque d'Apamée (Syrie, quatrième siècle) aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire à Bruxelles.

Au premier siècle de notre ère, les troupes auxiliaires comprenaient des cavaliers thraces et ceux-ci élevèrent des stèles funéraires²⁹ [fig.4] où le défunt s'identifiait au dieu Héros dans l'autre-monde, selon la même vision de l'héroïsation du guerrier victorieux que celle qui s'exprimait cinq siècles plus tôt à Athènes en l'honneur de Dexiléos. C'est aussi le thème de la victoire qui est gravé sur les temples d'Égypte. En Grèce, la lutte est figurée sur le plan mythologique : elle met aux prises les dieux et les Géants que la Terre, Gê, avait engendrés contre ceux-là qui lui ravissaient le pouvoir. Les Géants n'ont été munis de jambes ophidiennes que sporadiquement à partir du cinquième siècle; à l'époque gallo-romaine ils sont toujours anguipèdes. C'est une gigantomachie à deux personnages qui est représentée au haut de la colonne.

Les lignes générales du cavalier sur les reliefs funéraires de la Grèce classique se retrouvent dans le groupe en ronde-bosse six siècles plus tard. Même mouvement du cheval cabré, même écroulement de l'ennemi vaincu : du point de vue iconographique, c'est bien dans la tradition hellénique que l'on trouve un modèle lointain, non dans la sculpture romaine.

Le travail des sculpteurs de ces stèles rhénanes au cavalier thrace montre qu'ils ont été formés dans des ateliers de tradition hellénistique, le dessin rendant l'élan du cheval, l'arrondi de la croupe comme tracé au compas, la rainure qui entoure les contours imitée de l'Égypte sont des détails techniques que l'on peut suivre depuis Aquilée en passant par les "Antiques" de Provence, par les régions rhodaniennes jusque dans le nord-est de la Gaule et

²⁹ H. GABELMANN, *Grabmonumente mit Reiterkampfszenen im Rheingebiet* dans *Bonner Jahrbuch*, CLXXIII, 1973, p. 164-168.

même en Angleterre vers le mur d'Hadrien³⁰. A Paris, une stèle de ce type a figuré à l'exposition sur "Lutèce"³¹. Mais les modèles en ronde-bosse ne manquaient pas lors de la création du groupe à l'anguipède, car les statuettes en terre cuite ne sont probablement que des modèles réduits de statues célèbres. Une céramique de Saïs, d'époque hellénistique, évoque Horus tuant le serpent³². Citons aussi le cavalier parthe, sujet de genre très répandu dans toute l'Asie Mineure³³. Cook³⁴ considère le jeune Dionysos sur un cheval devant Zeus Sbelurdos comme une hypostase du cavalier thrace. Pausanias³⁵ mentionne la statue de Poséidon Hippios tuant son ennemi, et comme ce Bædeker de l'Antiquité vivait au temps où s'élevèrent les colonnes à l'anguipède, on peut penser que des imitations de la célèbre statue du Dipylon ont été populaires, de la même manière que les statuettes en céramique citées.

Il ne faut pas passer sous silence que le dieu solaire Mithra est parfois

³⁰ J.M.C. TOYNBEE, *Art in Britain under the Romans*, Oxford, 1964, p. 191.

³¹ P. SOREL, *Lutèce. Paris de César à Clovis*, Créteil, 1984, p. 12 N° 84. La stèle au cavalier thrace date du premier siècle, type B de Kazarov (*op.cit.* c. 1137).

³² F. BENOIT, *Monstres hippophores méditerranéens et "cavalier à l'anguipède" gallo-romain* dans *Ogam*, VII, 1955, pl. VIII (musée de Tübingen).

³³ T. KRAUS, *Die römische Weltreich*, Berlin, 1967, N° 394 : archer parthe sur un cheval au galop.

³⁴ A.B. COOK, *Zeus*, Cambridge, 1914-1940, II p. 57ss.; G. SEURE, *Les images thraces de Zeus Keraunos* dans *Revue des Etudes Grecques*, XXVI, 1913, p. 225-261.

³⁵ Pausanias I 2 4 : statue équestre à Athènes près du Dipylon, Poséidon Hippios. Voir aussi F. ALABE, *Porte équestre et porte des tertres dans Revue des Etudes Grecques*, C, 1987, p. 133-140. Des imitations de ce cavalier ont pu être répandues dans l'empire.

représenté à cheval comme dieu chasseur et que son culte était répandu dans les armées romaines³⁶.

Si l'on n'a en vue que le type du cheval, on peut citer l'Amazone du Musée des Thermes³⁷, œuvre de l'époque hellénistique dont le cheval est dessiné de la même manière que celui de Dexiléos.

On peut chercher l'origine de notre monument sous d'autres aspects encore. Parmi les antécédents lointains de la figuration de la lutte de la Lumière contre l'Obscurité, les Celtes ont préservé des formes qui doivent remonter à la préhistoire, où les animaux étaient divinisés et où le dieu-Soleil prenait corps dans le cheval³⁸. Benoit³⁹ fait connaître des fibules celtibères du musée de Madrid qui ont comme motif un cheval à l'arrêt avec une tête humaine sous celle de l'animal. D'autre part, une statuette de bronze du cinquième siècle⁴⁰, en provenance des Trévires [fig.5], nous apprend que les Gaulois du nord-est voyaient le dieu-Soleil sous la forme d'un cheval à tête humaine. Un petit bronze semblable porte sur la croupe une spirale, signe de Taranis selon J.J. Hatt. Aux troisième, deuxième et premier siècles, certaines monnaies ont au revers le cheval androcéphale. Le commerce a sans doute répandu ces monnaies dans l'ouest de la Gaule car on

³⁶ M.J. VERMASEREN, *Mithras de geheimzinnige god*, Amsterdam, 1959, p. 75 fig. 29.

³⁷ S. AURIGEMMA, *Les thermes de Dioclétien et le Musée National romain*, Rome, 1955, pl. 59.

³⁸ D'après E. Thévenot (*op.cit.*, p. 152), le culte du cheval a persisté en Gaule.

³⁹ F. BENOIT, *Monstres hippophores (cit.)*, p. 224 pl. IX.

⁴⁰ J.J. HATT, *Origine du cheval à tête d'homme dans les monnaies gauloises* dans *Mélanges offerts à P.F. Fournier*, Clermont-Ferrand, 1985, p. 12 fig. 1. Sur la spirale, voir J.J. HATT, *Mythes et dieux de la Gaule*, Paris, 1989, p. 40 fig. 15c.

voit ce type imité chez les Osismes de Bretagne, les Cénomans, les Ambiens et d'autres. Sous les pieds du cheval, un personnage ailé, tombé sur le ventre, n'est souvent figuré que par une aile. Ces statères d'or⁴¹ n'ont plus été imités après la conquête. Le cheval divin avec son ennemi à terre semble préfigurer le cavalier terrassant le Géant anguipède. Lambrechts⁴² met le cheval androcéphale en rapport avec Mars Loucetius, un Mars indigène protohistorique qui se confond dans le nord-est de la Gaule avec Taranis pour son rôle solaire capable de provoquer la pluie. Il semble qu'un culte héliaque préhistorique ait trouvé une expression nouvelle dans le cavalier.

Si le cavalier est l'expression d'un culte solaire, il est de plus lié au culte impérial. Celui-ci a son origine, à Rome, dans la divinisation de Jules César, après sa mort. Octavien cherchait ainsi à légitimer la succession de son père adoptif, nommé dès lors *Divus Iulius*. C'est de son vivant qu'Octavien lui-même reçoit les honneurs divins, du moins en province, sous le nom religieux d'*Augustus*. Plus tard, le culte de l'empereur s'est généralisé dans tout l'empire dès l'inauguration de chaque empereur. A partir de Commode, l'empereur se considère comme l'intermédiaire entre *Jupiter Exsuperantissimus* et les mortels, et l'habitude s'établit d'appeler sacré tout ce qui concerne l'empereur⁴³. Les empereurs tentent, par le culte impérial, d'unifier tous les peuples soumis aux Romains et, pour renforcer la cohésion, ils

⁴¹ J.B. COLBERT de BEAULIEU, *Traité de numismatique celtique. I Méthodologie des ensembles*, Paris 1973, pl. 5 N° 130, 135, 137. Dès le règne de Philippe II de Macédoine, les statères purent être utilisés en Gaule et y être imités.

⁴² P. LAMBRECHTS, *Contributions à l'étude des divinités celtiques*, Bruges, 1942.

⁴³ R. REMONDON, *La crise de l'empire romain*, Paris, 1964, p. 78.

vont instaurer un culte universel; le culte du dieu-Soleil *Sol*. *Sol* était, dès Cicéron⁴⁴, considéré comme la divinité principale et l'ordonnateur de la nature, aussi par Pline⁴⁵ et par Macrobie⁴⁶. On peut rappeler la prière au Soleil matin et soir dont parle Platon⁴⁷. Certaines pratiques du culte préhistorique du Soleil y persistaient. *Sol* a donc été choisi par Elagabal pour devenir le dieu universel en 218, sous le nom et avec les rites du dieu Baal d'Emèse. Cette tentative échoua mais elle fut reprise par Aurélien qui fonda, en 274, le temple de *Sol* et y établit le culte de *Sol Invictus*, dieu protecteur universel, que les monnaies appellent *Conseruator Urbis, Dominus Imperii Romani*. Une dédicace à *Sol Invictus Comes Augusti* le lie étroitement à la personne de l'empereur⁴⁸. Certains empereurs portent la couronne radiée du dieu solaire et le cavalier porte aussi parfois cette couronne.

Le dieu *Sol* n'est pas Mithra, en dépit de certaines inscriptions à *Sol Invictus Mithra* : les deux cultes sont différents⁴⁹.

Aucun texte contemporain ne cite notre monument explicitement. Seul Mamertin y fait allusion assez nettement dans deux passages de panégyriques de Maximien⁵⁰.

⁴⁴ *Somnium Scipionis* IV.

⁴⁵ *Histoire naturelle* II 5 13.

⁴⁶ I 17 3.

⁴⁷ *Lois* 887.

⁴⁸ F. CUMONT, *Dictionnaire de l'Antiquité*, s. v. *Sol*.

⁴⁹ E. THEVENOT, *Le dieu cavalier, Mithra et Apollon; leurs affinités dans les cultes gallo-romains* dans *La Nouvelle Clio*, I-II, 1949-1950, p. 613.

⁵⁰ J. GRICOURT, *Mamertin et le Jupiter à l'anguipède* dans *Latomus*, XII, 1953, p. 316-322. Dans le panégyrique de Maximien, en 291, en parlant d'un mal semblable à un monstre biforme, Mamertin semble décrire le groupe et la "cosmologie dont ce monument est l'expression plastique".

D'après P.M. Duval⁵¹, le dieu le plus honoré dans les régions militarisées de la Gaule est l'empereur divinisé, puis vient Jupiter, ensuite Mars. Il semble, à bien observer le cavalier à l'anguipède, toujours nommé Jupiter Optimus Maximus lorsqu'il y a une dédicace, qu'il rassemble en lui les caractères principaux des trois divinités : la cuirasse convient à l'empereur, l'épée à Mars, le foudre à Jupiter. La cuirasse à six bandes de cuir que l'on voit à Tongres⁵² figure sur la colonne trajane mais la cuirasse musclée est plus fréquente. Lorsqu'on peut discerner les bottes, elles sont hautes et rabattues alors que Jupiter trônant ou debout est pieds nus ou chaussé de sandales.

Dans les groupes qui évoquent la lutte, les plus anciens probablement, le cavalier se penche et regarde le monstre; au contraire, lorsque le Géant n'est plus qu'un support pour l'avant-main du cheval, le cavalier, le cou raide, fixe un ennemi au loin⁵³.

Les malheureux Géants n'ont d'autre rôle que d'être promis à la défaite. Dans les temps mythiques, les dieux avaient déjà mis à mal une précédente génération, celle des Titans. Les Géants n'étaient primitivement que très forts et très grands, mais les artistes grecs leur donnèrent des serpents à la place des jambes, à l'instar de Typhon, au cinquième siècle. Sur la frise de

⁵¹ P.M. DUVAL, *Les dieux de la Gaule*, 2ème éd., Paris, 1976, p. 80.

⁵² J. MERTENS, *Vingt-cinq années de fouilles en Belgique*, Bruxelles, 1972, p. 84-85; A. CAHEN-DELHAYE, *Le cavalier aux géants anguipèdes et trois autres statues gallo-romaines de Tongres*, Bruxelles, 1979, p. 19. La *lorica segmentata* est la cuirasse des légionnaires, non de l'empereur.

⁵³ Le cheval est alors dans une attitude moins mouvementée : cf. ESP. 4078, 4507; J. DEBAL, *Vienne-en-Val. Divinités et sanctuaires*, Orléans, 1973, p. 22 fig. 126.

l'autel de Pergame, les Géants ont tantôt des jambes humaines, tantôt des serpents, et ils sont parfois ailés. La représentation de la gigantomachie était bien connue en Gaule à l'époque impériale et notre monument n'en donne qu'un épisode sous forme de duel. L'Antiquité a d'ailleurs aimé, depuis les poèmes homériques, décrire des duels plutôt qu'une mêlée. En général, l'iconographie ne montre dans la gigantomachie que deux adversaires : le dieu armé comme un hoplite et le Géant brandissant des pierres. Dans notre monument, le combat se limite au maître du Ciel contre le monstre chthonien, qui n'est jamais entièrement anthropomorphe.

Ce n'est que sporadiquement que l'on voit le monstre sous le cavalier prendre la forme d'un Triton. Généralement le corps du Triton se termine en une seule queue de poisson, par exemple dans le groupe de Dieburg⁵⁴, à Mönchengladbach, à Limbach-Kohlhof. En Auvergne, un exemple est signalé par P.F. Fournier⁵⁵. Les Tritons sont fils de Poséidon et ils jouent en mer le même rôle que les Géants sur terre. Dans les motifs funéraires, ils apparaissent en abondance pour évoquer le voyage vers l'Île des Bienheureux, séjour des morts. Même lorsque, au deuxième siècle, les croyances eschatologiques ont mis le séjour des morts au-delà de l'empyrée, dans les Cieux, le thiasse marin évoquant le trajet vers l'au-delà a continué d'être représenté comme une promesse de vie heureuse dans l'éternité⁵⁶.

⁵⁴ G. BAUCHHENS - P. NÖLKE, *op.cit.*, N° 108.

⁵⁵ J.J. HATT, *Origine du cheval (op.cit.)* cite P.F. FOURNIER, *Jupiter gallo-romain au Triton, Jupiter à la roue : dieux gallo-romains de la pluie* dans *Bulletin Historique et Scientifique de l'Auvergne*, XC, 1980, p. 213-246.

⁵⁶ Un Triton sur un sarcophage de plomb découvert en février 1989, rue Perdue à Tournai (Hainaut).

Au troisième siècle, les Géants et les Tritons sont souvent confondus : les commentateurs ne font pas la différence, par exemple, dans la description du pilier d'Igel⁵⁷. Les Géants sont caractérisés par une forte musculature, le cou presque inexistant, les cheveux embroussaillés, les traits épais, les yeux levés vers le vainqueur d'un air implorant, la bouche tordue dans une mimique de douleur ou d'effort. Cet aspect les rapproche du type des Barbares, ce qui sert la propagande impériale. Sur les monnaies, le quadrigé divin écrase deux Géants anguipèdes; sur le pilier d'Yzeures, Minerve descend du ciel pour abattre deux Géants. Le musée de Stuttgart possède un groupe où le dieu céleste sur un bige défait un anguipède agenouillé sur ses jambes de serpent⁵⁸. A Tongres, deux monstres sont écroulés sur le ventre et tentent encore, la massue à la main, de se défendre contre le cavalier⁵⁹. Mais en général il n'y a qu'un seul Géant étendu à terre ou se redressant; parfois un manteau lui flotte dans le dos, comme sur la colonne de Merten.

⁵⁷ H. DRAGENDORFF - E. KRÜGER, *Das Grabmal von Igel*, Trèves, 1924, p. 60 : "les six Géants sont jeunes". Les auteurs remarquent leur queue de Triton et les nomme Géants, seuls les dieux supérieurs ont la queue pisciforme. Pour leur attitude guerrière, ils sont tous "Géants".

⁵⁸ G. BAUCHHENS - P. NÖLKE, *op.cit.*, N° 548.

⁵⁹ Il ne peut s'agir de Tritons ni de rames, un des serpents se terminant par une tête (G. BAUCHHENS - P. NÖLKE, *op.cit.*, p. 190). Le groupe de Tongres est daté par J. Mertens (*Le cavalier à l'anguipède de Tongres* dans *Revue Archéologique*, 1972, I p. 3) du temps des Flaviens. J.J. Hatt (*Mythes et dieux*, *op.cit.*, p. 190) le suit, ainsi que Picard (*op.cit.*, p. 92) et il le considère comme aulique (p. 110). P. Nölke date le cavalier aux anguipèdes de Tongres des environs de 200 et les fragments d'autres groupes comme antérieurs, mais J. Mertens (*Réflexions à propos du "cavalier aux géants anguipèdes" de Tongres* dans *Revue Archéologique de l'Est et du Centre-Est*, XXXII, 1982, p. 49-53) le considère comme le plus ancien de la série et il met en relief les éléments indigènes dans l'élaboration du monument.

Ernest Will⁶⁰ décrit l'évolution de l'ennemi sous les pieds du cheval : en Grèce le vaincu se défend encore [fig.2], puis, d'après les monnaies, le vaincu est placé sans résistance sous les sabots du cheval; plus tard, sous les Flaviens, il résiste, puis, sous Trajan, il supplie, mais Will ne parle pas de l'attitude de la soumission. Nölke affirme que les gestes sont plus dramatiques sous Vespasien que sous Néron. Ces diverses attitudes étudiées sur les bas-reliefs funéraires sont aussi celles que l'on peut observer dans la sculpture en ronde-bosse, au haut de la colonne, avec en plus celle de la soumission.

Observons quelques monuments : la position du Géant est celle qui est naturellement consécutive à la lutte, lorsqu'il est renversé sur le ventre [fig.6]⁶¹ ou sur le dos⁶². Bien plus nombreux sont les monuments où le Géant est soumis, comme à Steinsfurt lorsqu'il courbe la tête, ou le dos comme à Vienne-en-Val, ou encore lorsqu'il relève péniblement la tête comme à Seltz⁶³ ou à Portieux [fig.7]⁶⁴. Cette attitude composée devient tout à fait artificielle lorsque le Géant est dressé sur ses queues ophidiennes pour supporter les sabots du cheval⁶⁵. Le Géant dressé sur ses jambes ophidiennes, face à l'est comme le cavalier, est dans une position qui rappelle la statuette préhistorique avec une face humaine sous l'avant du cheval, surtout lorsque la tête est démesurée comme à Neschers (musée de

⁶⁰ *Le bas-relief gréco-romain*, Paris, 1955.

⁶¹ G. BAUCHHENS - P. NÖLKE, *op.cit.*, N° 103 pl. II 1.

⁶² G. BAUCHHENS - P. NÖLKE, *op.cit.*, N° 97, 126 pl. II 1.

⁶³ ESP. 5559.

⁶⁴ ESP 4768 (Musée d'Epinal).

⁶⁵ G. BAUCHHENS - P. NÖLKE, *op.cit.*, N° 407 (Obernburg), 418 (Pforzheim).

Vidy) où le corps est enfoncé dans le sol. Le musée de Cologne en a un autre exemple⁶⁶. Les longues moustaches et la grande barbe peuvent constituer une allusion à l'invasion des Lombards, alliés des Marcomans, sous Marc-Aurèle. Benoît ainsi que Picard avaient déjà, il y a quarante ans, rapproché les figures laténiennes de certains monuments du deuxième et du troisième siècles.

Surtout au troisième siècle, le personnage aux bras largement ouverts, aux proportions classiques sur des jambes monstrueuses, est très fréquent pour orner la céramique⁶⁷, la toreutique⁶⁸ [fig.7], des mosaïques⁶⁹. Deux Géants anguipèdes peuvent remplacer les deux Eros qui tiennent le médaillon d'un sarcophage. Le haut du corps est traditionnellement de proportions classiques, la musculature forte, le cou presque supprimé, les traits barbares, la chevelure abondante. La figure est généralement symétrique, les jambes enroulées de part et d'autre, aussi s'encadre-t-elle facilement dans un rectangle et l'a-t-on placée en bas-relief sur la "pierre à quatre dieux"⁷⁰ [fig.8], ou dans le socle de la colonne⁷¹ comme nous l'avons vu. Un soubassement du musée de Darmstadt⁷² [fig.9] fournit un troisième

⁶⁶ G. BAUCHHENS - P. NÖLKE, *op.cit.*, N° 17 pl. 68 3, 69 1; ESP. 5748. Trouvé à Cologne, am Rinkenpfuhl, ht. 0,50m.

⁶⁷ Tritons et Géants sont souvent confondus dans l'attitude du combat.

⁶⁸ En toreutique, par exemple l'armure de parade de Straubing : J. KEIM - H. KLUMBACH, *Der römische Schatzfund von Straubing*, Munich, 1951.

⁶⁹ La mosaïque de Lambiridi : quatre jeunes Géants soutiennent le cercle de l'emblema (J. CARCOPINO, *Aspects mystiques de la Rome païenne*, Paris, 1942, p. 119).

⁷⁰ ESP. N° 78 (Wiesbaden). Citons aussi un autel à Mayence.

⁷¹ ESP. N° 585 (musée de Stuttgart).

⁷² ESP. N° 181.

exemple de relief avec l'anguipède en atlante. La comparaison avec la sculpture érodée encastrée dans le mur du Vieux-Bourg à Anvers nous a permis de l'identifier comme celle d'un Géant anguipède en position d'atlante⁷³. Les bras levés d'un geste large, il soutient des deux mains le rebord du cadre [fig.10] : on ne peut le prendre ni pour un orant qui aurait les paumes ouvertes, ni pour un homme ascensionnel représentant l'élément montant au Ciel sur les chapiteaux du Moyen Age. Il est bien proportionné si l'on tient compte qu'il est à genoux, et ses muscles sont gonflés comme dans la sculpture des Géants. Ce bas-relief est en pierre de Tournai, une calcite gris-bleu comme la pierre du bas du mur, lequel date du douzième siècle, mais notre pierre est un peu plus claire et doit provenir d'une autre assise que celle qui était exploitée au douzième siècle. Le haut du mur où figure le Géant a été reconstruit à la fin du quatorzième siècle en pierres calcaires, et les comptes en registre⁷⁴ ne mentionnent pas cette grande pierre qu'il n'a probablement pas fallu acheter, ce qui se comprend si elle était surplace, si bien que son insertion allât de soi et se passât de commentaires. Le bloc n'a pu survivre qu'en réemploi dans une construction car, s'il avait été confié au sol humide et acide d'Anvers, il eût perdu les deux tiers de son volume⁷⁵. Le prix payé pour l'aménagement d'une niche au-dessus de la porte ogivale est cité avec l'argument que cette "almayrie" était destinée à Notre-Dame. Les iconoclastes ont sans doute détruit cette image

⁷³ B. RANTZ, *Un bas-relief surnommé "Semini" dans L'Antiquité Classique*, XLV, 1986, p. 245-282.

⁷⁴ B. RANTZ, *op.cit.*, p. 245 n° 2. La publication de ces registres est projetée par le Prof. Reine Mantou.

⁷⁵ *Archeologie*, 1967, II p. 54. Plan du fanum de Contich montrant l'état de la pierre de Tournai.

pieuse puisque, en 1585, les Jésuites y ont placé une Vierge et qu'ils l'ont éclairée avec une lanterne⁷⁶. Pour fixer celle-ci, ils ont enfoncé des tenons dans le corps du Géant anguipède de telle manière qu'une horrible mutilation a pu leur être attribuée et qu'elle est passée dans la légende⁷⁷.

La présence du bas-relief antique sous la statue de Notre-Dame s'explique comme objet d'attention négative à l'ancienne religion, magnifiant la nouvelle, dans la tradition des prophètes supportant les évangélistes sur les vitraux de Chartres⁷⁸. Plus tard, après le concile de Trente, la nudité du petit bonhomme choquait et elle a été quelque peu masquée par la hampe de la lanterne éclairant la Vierge. Il a paru utile d'indiquer aux passants ce que représente l'antique bas-relief, au moyen d'une pancarte où figurent deux vers⁷⁹ — que nous traduisons :

"L'idole que vous voyez ici adorée

Cette Vierge maintenant l'écrase du pied".

Le Géant est en fin de compte dans le même rapport avec la Vierge qu'à l'époque romaine avec le Jupiter équestre. La sculpture médiévale et le dix-septième siècle en Brabant ont figuré le démon sous la forme d'un Géant anguipède, par exemple à la cathédrale Saint-Michel à Bruxelles.

Le bas-relief d'Anvers se rattache à la sculpture provinciale d'époque

⁷⁶ *Wijckboeken van Ketgen, Deel 2, fo. 135r^o-v^o*, Archives d'Anvers (cadastre du dix-septième siècle).

⁷⁷ La nudité du petit bonhomme ne faisait pas scandale au quatorzième siècle, mais, après le concile de Trente, elle offusquait la vue et on attribua au Géant une tenue que son espèce ne comporte jamais.

⁷⁸ E. MALE, *La cathédrale de Chartres*, Paris, 1948, p. 73. Les évangélistes sur les épaules des prophètes aux vitraux sous la rose du nord (fig. 128, treizième siècle).

⁷⁹ Note (en néerlandais) ajoutée au cadastre du notaire Ketgen.

gallo-romaine et il a pu faire partie d'un piédestal de colonne au Jupiter terrassant un Géant. Il n'est pas impossible qu'il y en ait eu une parmi les habitats des deuxième et troisième siècles dont les traces ont été mises au jour près du Steen et sur le site de l'abbaye Saint-Michel.

La représentation d'un monstre aux jambes ophidiennes n'est pas toujours celle d'un Géant anguipède. On a cru reconnaître Typhon sur le denier de Valérius Asciculus [fig. 11], mais L. Curtius⁸⁰, attentif au foudre qu'il tient à la hauteur de la hanche, l'identifie au dieu de la foudre nocturne, *Summanus*, dont parlent Cicéron et Pline entre autres. Le foudre à moitié caché a suscité des interprétations peu plausibles, et nous l'associerions plutôt au geste de la main gauche ouverte près de la face, geste par lequel il tente de s'abriter, attitude vraisemblable sur le denier de Cornélius Sisena où *Summanus* est devant le quadrigé de Jupiter.

Les Etrusques permettaient à douze dieux de lancer la foudre, tandis que les Romains n'avaient que Jupiter pour la foudre diurne, *Summanus* pour la foudre nocturne et que, en ce qui concerne les autres dieux romains lanceurs de foudre, seule Minerve est attestée. *Summanus* est aussi le dieu du solstice d'été : il arrête la montée du soleil. Au jour de sa fête, on lui offre des pains en forme de couronne appelés *summanalia*. La date de cette fête, le 20 juin, célèbre l'anniversaire de la fondation du temple de *Summanus* auprès

⁸⁰ L. CURTIUS, dans *Mitteilungen des Deutschen Archäologischen Instituts. Römische Abteilung*, XLIX, 1934, p. 233-276. Le denier de Valérius Asciculus est du premier siècle avant Jésus-Christ; l'auteur reconnaît *Summanus* sur le fronton de chapelles funéraires d'époque républicaine (p. 231 fig.). Cette interprétation n'a pas été admise par F.W. Götherl (*Mitteilungen des Deutschen Archäologischen Instituts. Römische Abteilung*, LV, 1940, p. 234) qui dit que seul Typhon a beaucoup de têtes de serpents et des ailes, ce en quoi il ignore les anguipèdes ailés étrusques.

du cirque (*ad circum maximum*) au troisième siècle avant J.C. Non loin se trouvaient le temple de *Luna* et de *Sol* et celui de Vulcain : faits qui répondent au caractère solaire du cirque⁸¹. Le culte de *Summanus*, un culte héliaque, doit être très ancien et on le met en rapport avec les cultes italiques parce que Varron fait remonter son culte au roi légendaire Titus Tatius, considéré comme Sabin.

Au faite du temple de Jupiter sur le Capitole, le char de Jupiter était accompagné de la représentation de *Summanus*, anciennement en terre cuite, refaite en bronze au troisième siècle. Le quadrigé et le monstre aux jambes de serpent formaient une silhouette qui semble s'être conservée sur le denier de Cornélius Sisena et sur le revers des monnaies.

Que *Summanus* ait été fort oublié à la fin de la république, nous n'en sommes pas aussi assurée que Jacqueline Champeaux⁸² : lorsqu'Ovide dit *quisquis is est*, c'est peut-être moins de l'ignorance que le reflet de discussions sur la personnalité du dieu. Nous reconnaissons un *Summanus* dans le personnage surnaturel à l'angle du fronton du temple qu'Aurélien éleva sur le Quirinal⁸³.

⁸¹ J. CHAMPEAUX, *Summanus au solstice d'été* dans *Hommages à H. Le Bonniec*, Bruxelles, 1988, p. 83-100 (le grand cirque et son symbolisme solaire). Voir aussi W. QUINN SCHOFIELD, *Sol in the Circus Maximus* dans *Hommages à Marcel Renard*, II, Bruxelles, 1969, p. 639-649; E. PROSDOCIMI - A. PROSDOCIMI, *Summanus et Angerons* dans *Étrennes de septantaine. Travaux en l'honneur de M. Lejeune*, Paris, 1978, p. 199-267 (survivance de l'époque du Bronze où chaque jour était sous la protection d'un dieu).

⁸² J. CHAMPEAUX, *op.cit.*, p. 85, citant Ovide, *Fastes* VI 731.

⁸³ H. KÄHLER, *Zum Sonnentempel Aurelians* dans *Römische Mitteilungen*, LII, 1937, p. 95 : le dessin de "la corniche d'un temple sur le sommet occidental du Quirinal" (l'auteur n'a pas commenté cette figure).

Summanus est toujours représenté de face, le bras gauche levé, le droit baissé : on ne le confondra donc pas avec le Géant anguipède, qui de plus n'est jamais qu'une figure accessoire.

Le cavalier au haut de la colonne porte souvent une roue. Celle-ci est généralement considérée comme le symbole du Soleil, mais cela nous semble un petit peu simpliste : ce serait plutôt — la roue est en mouvement — le retour éternel du Soleil ramenant la lumière. De nombreuses broches et pendentifs sont en forme de roue⁸⁴ et pourraient avoir été portés comme talismans contre la fin des temps, fin dont la peur était manifeste à cette époque.

Le cavalier est un dieu céleste qui règle les mouvements des astres et règne souverainement sur toutes choses, il est le régulateur du temps. Comme le dit B. Decaux⁸⁵ : "Pas de vie sociale s'il n'est possible de déterminer l'heure de ses principales activités". Les termes pour désigner les fonctionnaires chargés d'observer le moment de midi entre autres, existaient à Rome et en Grèce; l'*horologium* d'Auguste au Champ de Mars⁸⁶ illustre l'importance de la mesure du temps dans l'empire. Les gnomons dont le musée de Metz possède un exemplaire de poche⁸⁷ servaient en divers endroits à lire l'heure. Il ne nous semble pas exclu que le monument du cavalier divin, toujours soigneusement orienté, ait pu avoir quelque utilité

⁸⁴ M.J. GREEN, *The Wheel as a Cult-Symbol in the Romano-Celtic World*, Bruxelles, 1984, chap. IX, pl. XXXV-XLIX.

⁸⁵ B. DECAUX, *La mesure précise du temps en fonction des exigences nouvelles de la science*, Paris, 1959, p. 2.

⁸⁶ E. BUCHNER, *Die Sonnenuhr des Augustus*, Mayence, 1982.

⁸⁷ *La civilisation gallo-romaine dans la cité des Médiomatriques*, Metz, 1989, I p. xxxv N° 150; P.M. DUVAL, *La vie quotidienne en Gaule*, Paris, 1952, p. 87.

pratique dans cet ordre d'idées. Le cavalier tourné vers l'est était frappé de face par le soleil levant, à midi son flanc droit ainsi que le Génie de l'été, les volutes du chapiteau marquant les relais. Rappelons que les temples antiques étaient orientés et servaient à la mesure du temps du jour et des saisons.

Le cavalier divin peut être rapproché d'un dieu gaulois dont le caractère solaire a été mis en lumière par E. Thévenot⁸⁸ : *Sutugius*, connu par les inscriptions de Saint-Planquard (Haute-Garonne) mais dont on ne connaît pas l'aspect. La persistance de rites du solstice d'été sur un sommet près duquel une chapelle dédiée à saint Jean-Baptiste a remplacé un temple païen, est remarquable. De nombreuses pierres réemployées dans cette chapelle portent des inscriptions mentionnant entre autres *Sutugius*. On le voit assimilé à Mars, puis nommé Mars sans épithèse. C'est un dieu du solstice d'été en même temps qu'un protecteur de la vie dans l'au-delà considérée comme située dans les régions sidérales.

Les collines étaient souvent le lieu d'un culte solaire remontant à l'Age du Bronze. Thévenot en cite plusieurs exemples. En particulier, il y avait à Culoz (Ain)⁸⁹, en haut d'un pilier, la statue équestre d'une divinité de la lumière, perdue actuellement. Un Mars équestre pouvait être l'objet d'un culte domestique si l'on se fie au récit de la vie de saint Marcel : il note un tel culte chez un hôte en pays séquanais⁹⁰. L'attachement au Mars pré-celtique s'observe surtout dans les régions qui n'ont pas été aussi profon-

⁸⁸ E. THEVENOT, *Mars celtiques*, op.cit., p. 114-116.

⁸⁹ E. THEVENOT, *Mars celtiques*, op.cit., p. 51-56.

⁹⁰ E. THEVENOT, *Mars celtiques*, op.cit., p. 151. Mars équestre existait également en Grande-Bretagne : A. ROSS, *Pagan Celtic Britain*, Londres, 1967, p. 244 fig. 125.

dément celtisées que l'ensemble de la Gaule, chez les Trévires et les Médiomatriques. Il semble que ces populations aient accepté le Jupiter gallo-romain comme successeur de leur dieu qui correspond au Taranis gaulois, dieu céleste de la lumière, du tonnerre, de la fertilité. La polyvalence des dieux gaulois a été soulignée par M.L. Sjøestedt⁹¹ et l'opinion de Hatt va dans ce sens, ainsi que celle de Picard⁹². Les Gaulois étaient devenus en quelque sorte monothéistes : les divers dieux étant les formes diverses empruntées par la grande divinité souveraine ainsi que cela s'exprime dans le tricéphale où trois têtes sont sur un seul corps, ils représentent tous ensemble le pouvoir suprême.

Le cavalier terrassant un anguipède nous semble refléter l'idéologie celtique selon laquelle un dieu suprême a toute puissance sur la Terre et dans le Ciel. C'est d'ailleurs l'idéologie de la seconde moitié du deuxième siècle, telle qu'Ælius Aristide l'exprime dans l'Hymne à Zeus. Ce monument pouvait être accepté par n'importe quel soldat de l'armée romaine, d'où qu'il vint.

Ce monument était érigé soit dans l'enceinte d'un sanctuaire, soit à un carrefour, soit dans la cour d'une ferme. Les deux tiers de ces colonnes associent Junon à Jupiter, pour ce qui concerne la Germanie Supérieure⁹³. Junon est en première place sur la pierre à quatre dieux. Elle est parfois placée à côté de Jupiter trônant; elle peut être représentée par un serpent

⁹¹ M.L. SJØESTEDT-JONVAL, *Dieux et héros des Celtes*, Paris, 1941, p. 31 : "l'efficacité totale, universelle, est le caractère de tous les dieux celtiques, que nous voyons combattre, secourir, inventer selon les besoins de leur peuple".

⁹² G.C. PICARD, op.cit., p. 99.

⁹³ G. BAUCHHENS - P. NÖLKE, op.cit., p. 43.

comme cela arrive à Isis. Le serpent placé entre les volutes du chapiteau de Wiesbaden-Schierstein⁹⁴ [fig.12] s'impose à la vue comme un signe important. Le serpent est en principe bénéfique : les Egyptiens le nomment *agathodaimōn*, une sorte d'ange gardien de la maison. Il est figuré auprès du Lare dans les maisons de Pompéi. Un serpent familier faisait l'office de notre chat domestique. Le serpent est un des signes de Rigani, la grande déesse celtique. Il ne faut pas le confondre avec le serpent à tête de bélier qui accompagne Esus. Une fibule de bronze argenté, trouvée à Contich vers 1967, porte sur l'arc un serpent tracé au pointillé. Elle est conservée au musée de Contich⁹⁵ [fig.13]. Le serpent sur le chapiteau est généralement interprété comme le symbole d'Esculape.

Parmi les noms des dédicants, on trouve trois civils, six militaires, un groupe *deuicani* (habitants d'un bourg, d'un hameau ou d'une ferme) pour les dix inscriptions votives de Germanie Inférieure, aucune femme. En Germanie Supérieure, Bauchhens cite deux dédicaces de femmes seules, huit conjointement avec leur époux, une fois deux fils et une fille sont joints aux parents. Plus fréquents sont les cas de deux frères offrant ensemble le monument. Sur les dix exemples, trois mentionnent le père avec ses deux fils; un père avec un fils ne se trouve qu'une fois. Les *canabarii* (habitants

⁹⁴ G. BAUCHHENSS - P. NÖLKE, *op.cit.*, N° 560, pl. 52,1-2, 53,1-4 (musée de Wiesbaden : la pierre à quatre dieux correspondante, avec une inscription permettant de la dater de 221, grès, ht. 2,80m). Bauchhens (p. 244) considère certaines parties restaurées comme douteuses.

⁹⁵ Les organisateurs des fouilles de Contich se réservent de publier cette fibule dans le rapport complet prévu pour 1992. Le serpent, signe de la domination de Junon sur les forces chtoniennes, peut, auprès de Jupiter, tenir seul la place occupée par elle (J. LOICQ, *Les cultes de la "ciuitas Tungrorum", carrefour ethno-culturel entre Escaut et Rhin* dans *Bulletin des Antiquités Luxembourgeoises*, XV, 1984, p. 137).

des baraques d'un camp romain), les *uicani* sont nombreux, les fonctionnaires ne sont que cinq et deux fois ils ont dû renouveler le monument détruit, probablement au cours d'une révolte. Même à la fin du premier siècle après J.C., les noms germaniques n'ont guère laissé de traces en Germanie Supérieure, et on s'accorde à considérer les noms des dédicants comme celtiques ou romanisés⁹⁶. Rappelons que la langue celtique était, lors de la venue de ce peuple dans l'Europe de l'ouest, un indo-européen fort proche du germanique commun et qu'il l'était encore au début de l'ère chrétienne.

Conclusion

Jupiter cavalier, dieu de l'atmosphère, ordonnateur du mouvement des astres, distributeur du temps et de l'espace, participe selon les termes de G. Dumézil, de la première fonction qui commande la religion; il est armé, donc il relève de la fonction guerrière; il domine, assisté de Junon, les puissances chtoniennes incorporées dans le Géant anguipède, la fonction nourricière, la troisième.

Il est représenté selon un schéma hellénique introduit dans le nord-est de la Gaule par les auxiliaires thraces de l'armée romaine cantonnés près du Rhin. Plusieurs dieux cavaliers existaient en Orient notamment, mais ni Zeus ni Jupiter n'étaient représentés montés. D'autre part le dieu-Soleil apparaissant dans la préhistoire sous la forme d'un cheval. Une trace du culte du cheval est attestée par un bronze représentant un cheval androcéphale du cinquième siècle et des monnaies trévires des troisième et deu-

⁹⁶ G. BAUCHHENSS - P. NÖLKE, *op.cit.*, p. 20.

xième siècles.

La colonne couverte de feuillage rappelle l'arbre cosmique, objet de culte chez les Celtes. Le culte du dieu cavalier s'est répandu aux deuxième et troisième siècles de notre ère dans le nord-est de la Gaule. La liaison avec le milieu militaire est assurée, mais c'était un culte privé. D'après les inscriptions, les dédicants sont en majorité des soldats, non des officiers, et à titre personnel. Comme ils recevaient des terres après vingt ans de service, ce pourrait être des vétérans qui élevaient une colonne dans leur propriété⁹⁷. Les populations locales dépossédées n'étaient plus que des ouvriers agricoles et il est arrivé qu'elles détruisent la colonne, symbole de domination.

Dans l'environnement des populations du nord-est de la Gaule, la colonne devait sembler aussi provocante que la tour Eiffel il y a un siècle, ou que l'Atomium il y a trente ans : une construction étrange et formidable, sans utilité pratique. Peut-être était-ce un point de ralliement où le chef, qui était en même temps le prêtre, donnait des ordres et récoltait des biens.

Aux deuxième et troisième siècles, le culte d'un dieu unique, universel, se répandait dans le monde et pas seulement en Gaule, et il gardera encore longtemps des fidèles. Au quatrième siècle, Maximin de Madaure écrit à saint Augustin "pour déplorer que les chrétiens, partisans d'un monothéisme farouche et intransigent, refusent d'admettre comme lui-même le fait de l'existence d'un dieu suprême, éternel et tout-puissant, mais qui est honoré par des cultes divers et se manifeste sous l'aspect de divinités multiples, celles-ci n'en étant que les membres"⁹⁸.

⁹⁷ Par exemple à Wasserwald.

⁹⁸ Voir *Latomus*, XLVII, 1988, p. 169.

Le groupe est comme un résumé de la gigantomachie réduite à deux ennemis, le dieu de la Lumière et du Bien contre le démon de l'Ombre et du Mal, un être tétratoïde traditionnellement révolté contre les dieux célestes, mais que l'on voit bientôt, dompté, se rallier aux puissances supérieures et collaborer avec elles pour le plus grand bien des habitants de la Terre.

Le Géant anguipède se présente toujours comme une figure subalterne, intermédiaire entre le monde invisible de l'au-delà et celui d'ici-bas, chaque fois que, bras levés, il supporte une scène ou un personnage qui appartient au monde d'en haut. Il est fréquent que l'art du troisième siècle, en mosaïque, en glyptique, en céramique, dans les bas-reliefs, ce qui nous a permis d'affirmer que le petit bonhomme mystérieux sur la porte du Vieux-Bourg devait être un Géant anguipède gallo-romain. Il a pu y être placé au quatorzième siècle comme signe de la religion vaincue sous la Madone, et après la reddition d'Anvers à Alexandre Farnèse, il passe pour le diable écrasé par la Madone. Quelques œuvres brabançonnaises montrent le diable sous forme de géant anguipède que les commentateurs nomment erronément "dragon".

Si la silhouette du cheval vit encore actuellement dans certaines statues comme les chevaux de Marly, le succès du géant vaincu l'emporte sur celui du vainqueur puisqu'il figure encore, bien reconnaissable, sous la lance de saint Michel dans nos églises.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

1. Type de colonne au cavalier terrassant un Géant anguipède, Hausen-ander-Zaber, d'après BAUCHHENS, *Jupitergigantensäulen*, Stuttgart, 1976, p. 4
2. Stèle de Dexiléos, guerrier vainqueur, au Céramique d'Athènes, 391 av. J.C.
3. Ex-voto au Héros thrace, d'après G. SEURE, *Le roi Rhésos et le héros chasseur* dans *Revue de Philologie*, 1928, p. 131
4. Stèle funéraire de Vonatorix, cavalier celte imitant les Thraces, d'après une photographie du musée de Bonn
5. Statuette de cheval androcéphale, Rheinheim, d'après une photographie de J.J. Hatt
6. Le géant tombé sur le ventre, à Butzbach, d'après BAUCHHENS, pl. 11.1 n° 103
7. Base d'un petit autel à Jupiter (argent), Bibliothèque Nationale, Cabinet des Médailles
8. Géant anguipède en atlante, Musée de Stuttgart (Esp. n° 585)
9. Géant anguipède en atlante, Musée de Darmstadt (Esp. n° 181)
10. Bas-relief surnommé Semini, porte du Vieux-Bourg, Anvers
11. Monnaie de Valérius Asciculus : *Summanus*, d'après Curtius
12. Le serpent entre les volutes sur le chapiteau de Schierstein, Musée de Wiesbaden, d'après BAUCHHENS, pl. 52.1 n° 560
13. Fibule, agrandissement, détail, Musée de Kontich, d'après H. Verbeeck
14. Cavalier de Portieux, Musée d'Epinal, photographie Voegtle

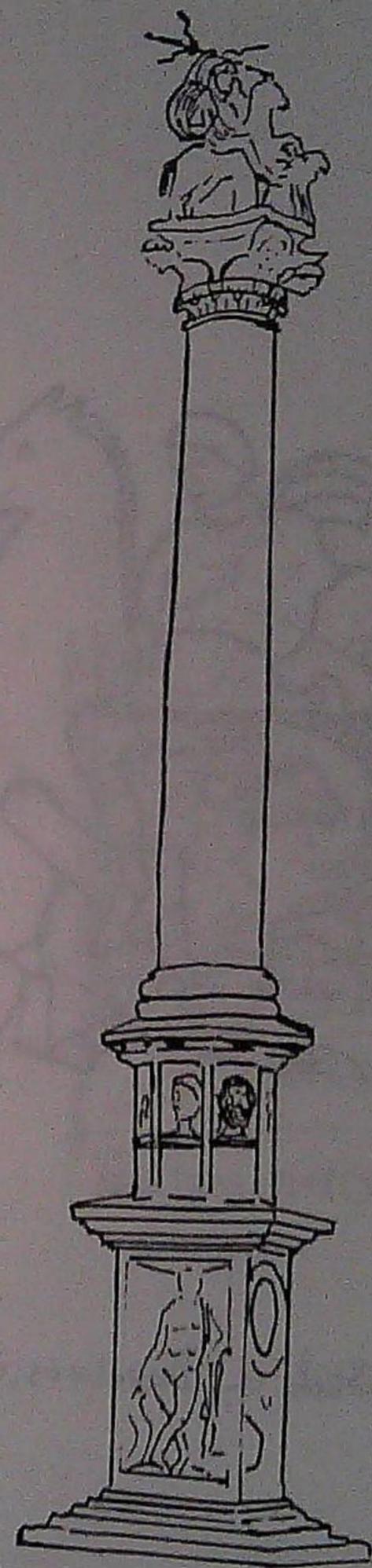


Fig. 1

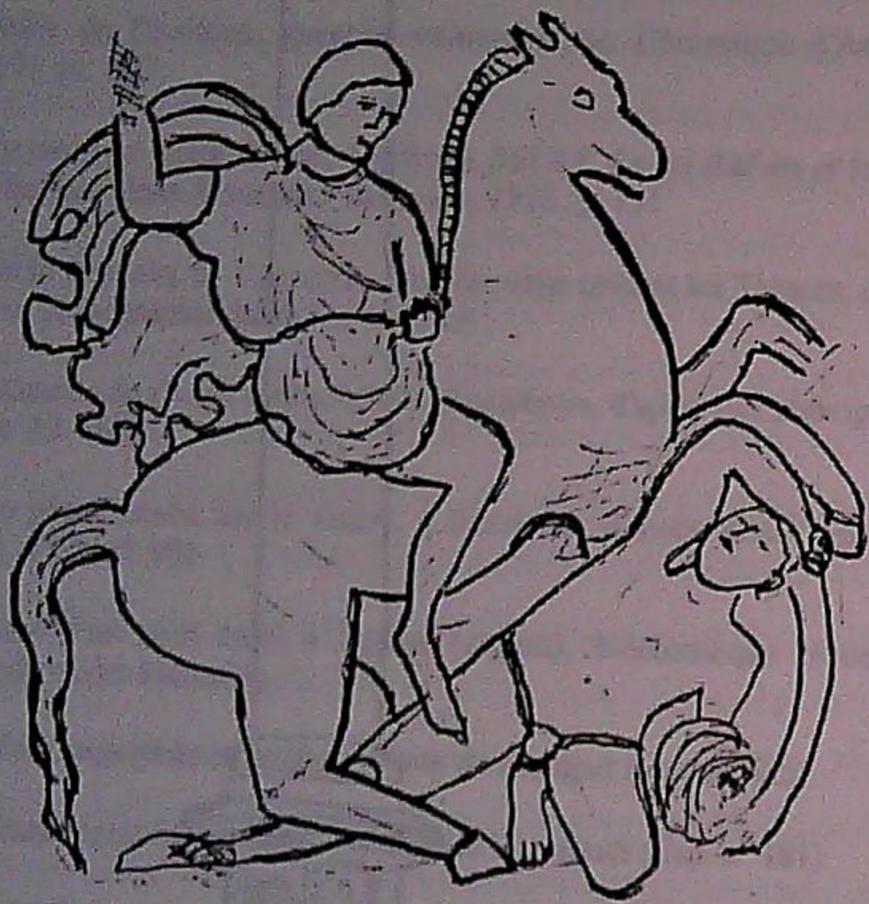


Fig 2 Stele de Dexileos, céramique d'Athènes
391 av. J.C.

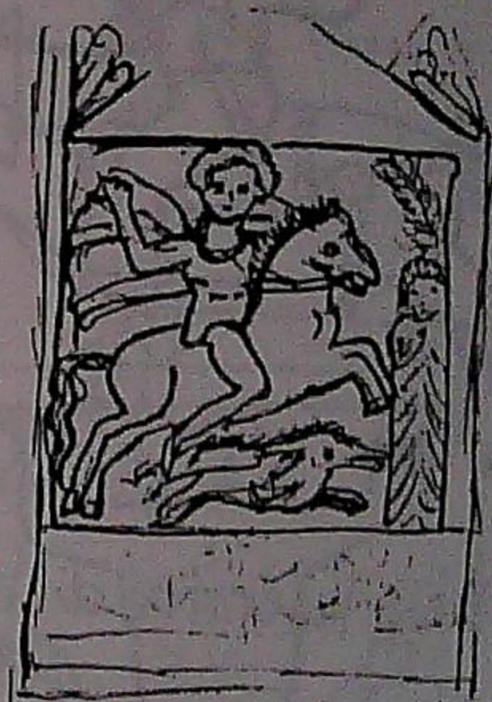


Fig 3.

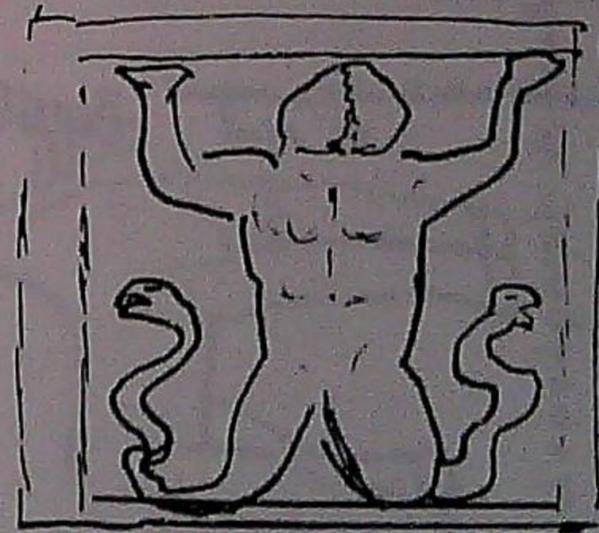
EXVOTO au Héros l'brace



Fig 4 | Stèle funéraire de Vonstörx. Bonn



Fig. 8 Stuttgart, Esp. 585. Pierre à 4 dieux.



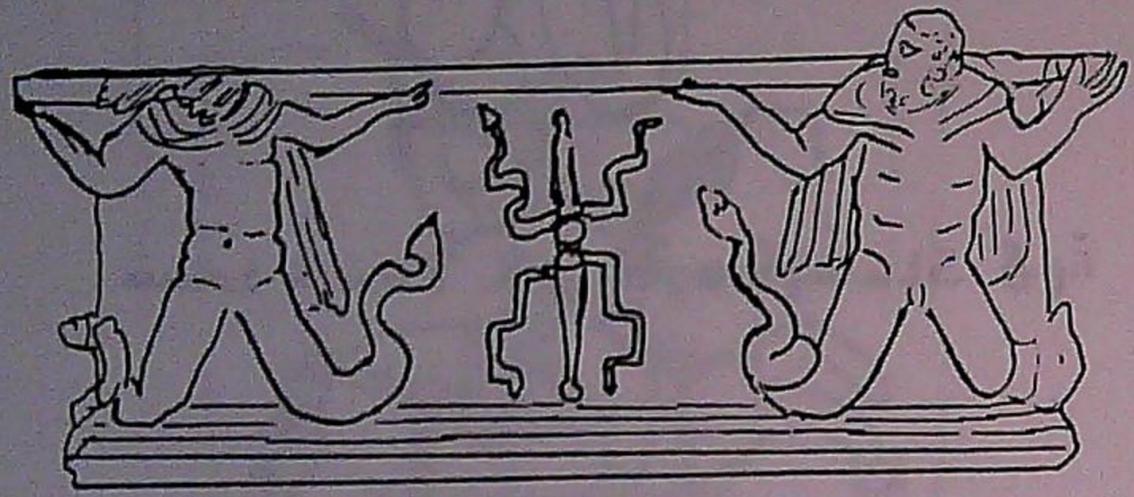
Darmstadt.

Fig 9.

Esp. 181.



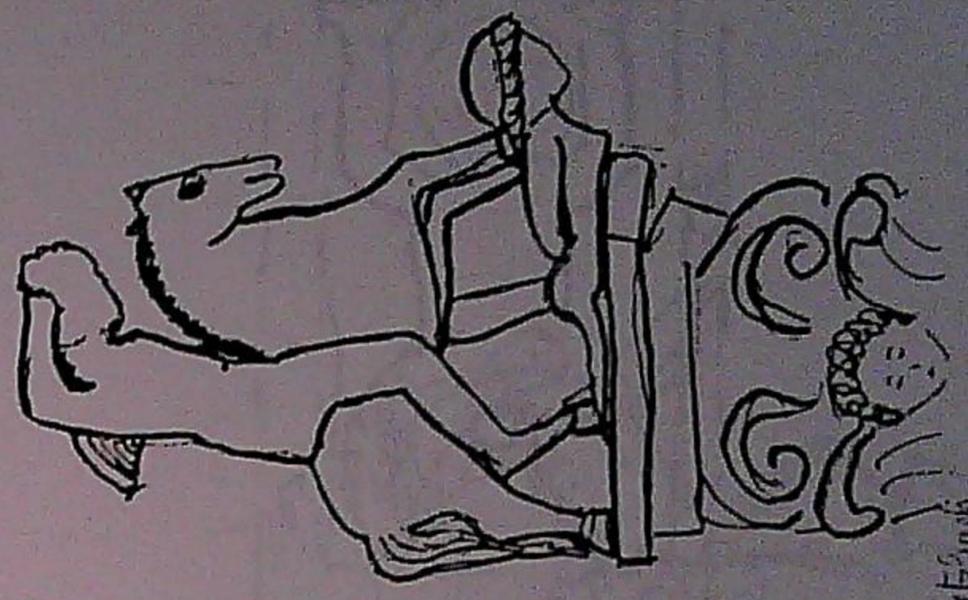
image du Joyau
faudra Vajra d'Indra.
Dorje (tibét.)



Cabinet des Médailles.

P. 178

Fig. 4. ^{Support à une statuette, argent -}
N^o 11500 Base d'un petit autel à Jupiter



Bulgarin.
P. 118
N. 11. 1.

Fig. 6.

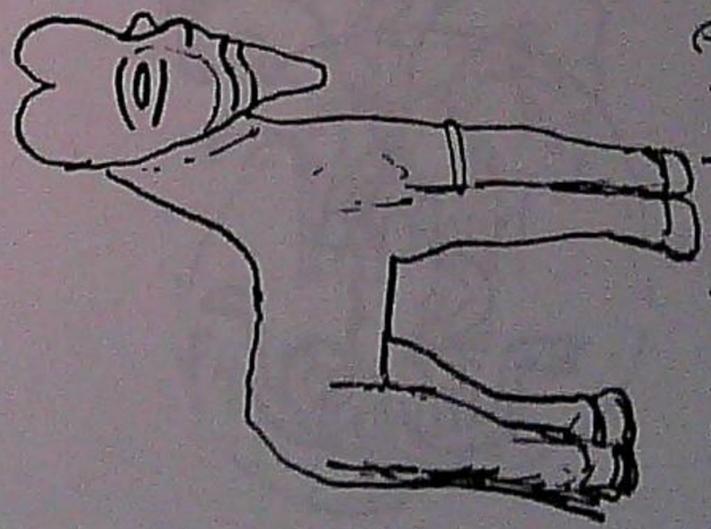


Fig 5. Androcephale de Reinheim.

Fig 5 b' après photo J. J. Katt



Fig 10. "Gemini"

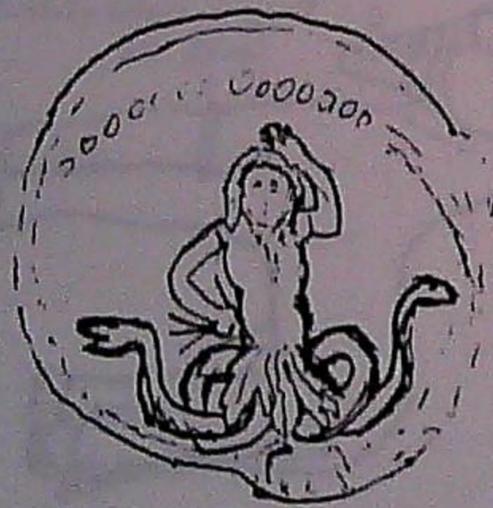


Fig 11 Summanus

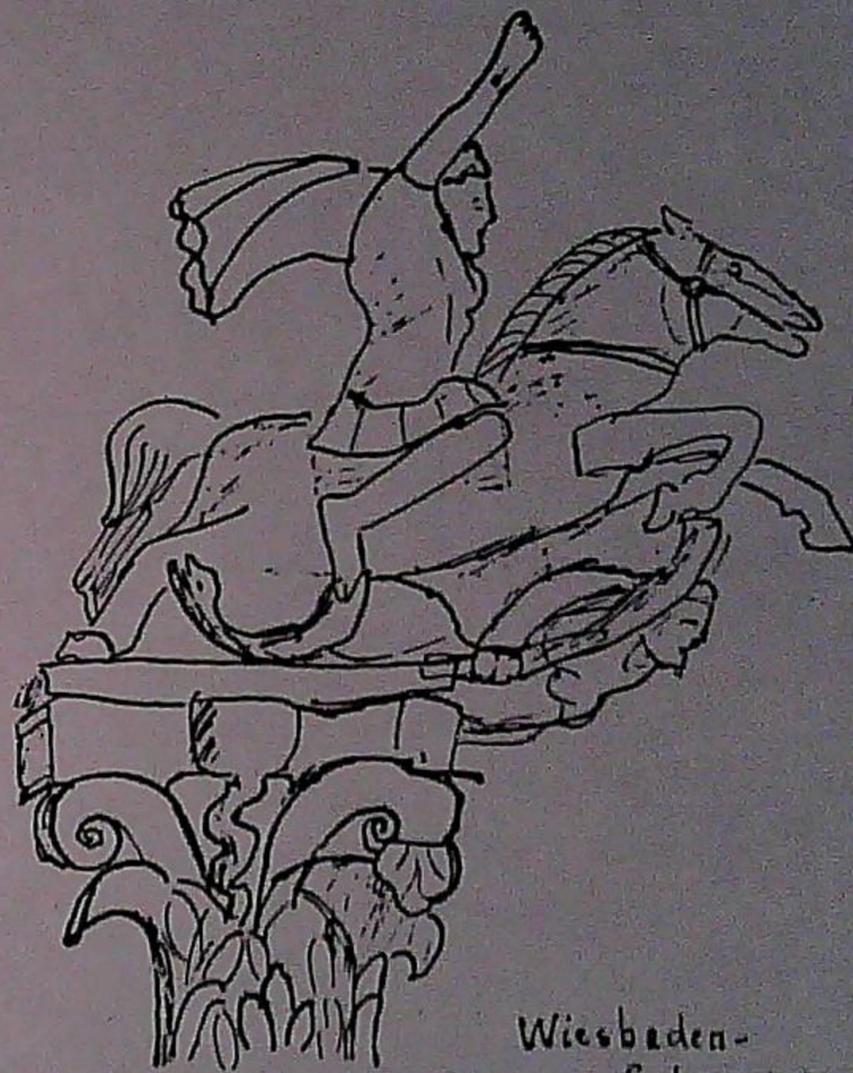
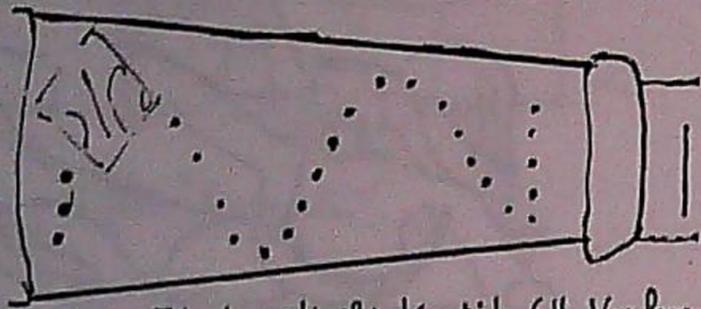
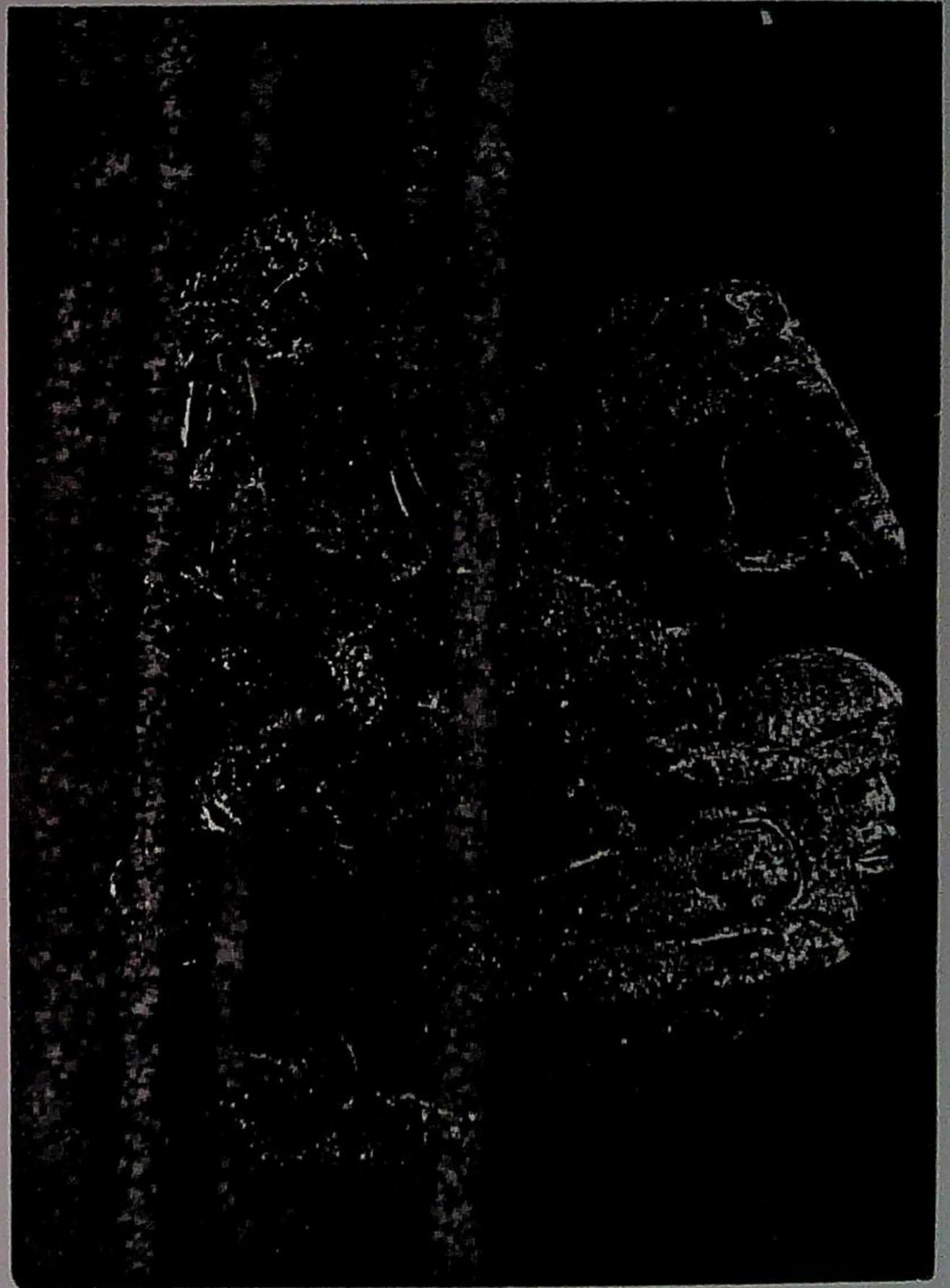


Fig 12

Wiesbaden-
Schierstein.

Fig. 14



Fibule (abail) Kontich (H. Verbeeck)
(agrandi)

Fig. 13.

ENRICO CAMPANILE

Università degli Studi di Pisa

**EPOPEE CELTIQUE
ET
EPOPEE HOMERIQUE¹**

Lorsque la Société Belge d'Etudes Celtiques, que je remercie vivement encore, m'a fait savoir qu'elle désirait m'entendre parler de quelques aspects et comportements homériques dans l'épopée celtique et indo-européenne, ma gratitude pour l'estime que manifestait cette invitation s'est vue associée à l'exigence de réfléchir avant tout sur le sens profond et réel du sujet que l'on me proposait.

En effet, les trois éléments que je devais prendre en considération — les poèmes homériques, l'épopée irlandaise et l'épopée indo-européenne — se présentent sous des formes très différentes et sont même caractérisés par une différence de niveau de la réalité existentielle. Cela peut sembler banal, mais les poèmes homériques sont des objets concrets qui n'admettent pas de doutes sur leur identification et leur existence; depuis plus de deux mille ans, les chercheurs analysent leurs contenus et leurs aspects formels. Mais

¹ Communication inaugurale présentée à la Deuxième Journée Belge d'Etudes Celtiques et Comparatives, le samedi 3 février 1990, à l'Institut d'Histoire des Religions et de la Laïcité de l'Université Libre de Bruxelles.

qu'est-ce que l'épopée celtique ? Ce n'est certainement pas un texte métrique, étant donné que les anciens textes métriques irlandais et gallois appartiennent à d'autres genres littéraires : il s'agit de poésie lyrique, même quand ils présentent parfois des contenus de type narratif, car leur modèle stylistique est lyrique et non pas épico-narratif. Nous devons donc nous tourner vers la prose, c'est-à-dire vers les sagas. Mais nous nous trouvons ici devant une quantité de textes plus ou moins importants, si bien que, plus que par des textes spécifiques, l'épopée irlandaise est représentée par de grands cycles narratifs qui s'articulent chacun en une quantité de narrations.

Ces textes, comme je l'ai dit, sont en prose. Mais cette prose est entrecoupée de moments poétiques en mètre classique ou sous la forme typologiquement très archaïque que l'on appelle par convention *retoiric*. Leur fonction n'est pas narrative, ils ne comportent pas un développement des événements; ils ont plutôt une fonction de commentaire lyrique à ce qui nous est raconté par la prose.

Antoine Meillet pensait que cette structure mixte de prose et de poésie devait remonter à l'époque indo-européenne, puisqu'on la retrouve non seulement dans les textes celtiques, mais aussi dans les plus anciens textes bouddhiques, dans certains textes germaniques et très probablement dans les *Gathas* de l'*Avesta*.

Une telle conclusion mérite sans doute d'être acceptée; mais elle est de nature formelle et ne nous ramène pas encore à une épopée indo-européenne, si l'on entend par épopée quelque chose d'immédiatement comparable aux poèmes homériques ou aux sagas irlandaises. Dans ce sens, je pense même qu'on ne peut pas parler d'une épopée indo-européenne. En effet, si elle avait existé, il serait juste de prévoir que certains de ses contenus narratifs se

seraient transmis dans les différentes cultures indo-européennes. Mais cet héritage des contenus n'existe pas : les cultures indo-européennes n'ont hérité que d'éléments formels, ce qui laisse supposer que la poésie indo-européenne se réalisait sous des formes bien différentes de celles d'une grande et définitive épopée.

Cette conclusion n'a rien de surprenant. Nous savons que l'épopée homérique avait derrière elle toute une série de petits poèmes épico-lyriques et nous pouvons raisonnablement supposer qu'à leur tour, ceux-ci représentent le développement d'une ancienne poésie eulogistique.

Les trois éléments de notre discussion — Homère, épopée celtique, épopée indo-européenne — ne se situent donc pas sur le même plan, ni d'un point de vue historique, ni d'un point de vue formel. Leurs rapports peuvent être plutôt représentés par un *stemma codicum* qui voit la composante indo-européenne comme un archétype, d'où dérivent entre autres la branche grecque et la branche celtique, chacune d'elles passant par des phases intermédiaires dont une partie seulement peut être déterminée avec certitude.

Il faut tenir compte de ce schéma dans notre analyse : les rapports entre Homère et l'épopée celtique ne peuvent être établis de manière directe et immédiate, car ils n'ont de fondement réel que dans le cadre d'une descendance indo-européenne commune, c'est-à-dire comme une conservation paritaire d'éléments qui existaient déjà dans la culture indo-européenne. Et si l'on ne veut pas tomber dans un cercle vicieux, ces rapports de dépendance entre les poèmes homériques et l'épopée celtique d'une part, et la source indo-européenne de l'autre, ne sont bien garantis que si la base comparative en leur faveur est vaste, c'est-à-dire s'ils apparaissent comme des cas particuliers d'un héritage culturel plus général.

Notre préambule tient donc en ce que les différents peuples indo-européens ont hérité de leurs ancêtres non seulement une langue, mais aussi une culture : culture matérielle et intellectuelle. Ce dernier aspect nous concerne de plus près et amène une première question : qui furent les conservateurs de ce patrimoine ? La linguistique historique a déjà répondu avec certitude à cette question : il existait déjà dans le monde indo-européen, puis dans les différents peuples indo-européens, une classe d'intellectuels — que nous pourrions appeler "poètes" — qui conservaient et enrichissaient le patrimoine intellectuel héréditaire. Cette figure évolue dans chaque culture, se spécialise, perd certains domaines de sa compétence² et finit par disparaître ; mais dans les phases archaïques de chaque culture indo-européenne, nous trouvons constamment la figure de l'intellectuel profondément inséré dans sa société, qui conserve et transmet à ses descendants l'idéologie indo-européenne, non pas sous une forme philosophique abstraite, mais dans sa réalité vivante de poésie, de religion, de droit, d'éthique, de souvenir mythique d'un passé glorieux. Homère et les auteurs des sagas irlandaises sont les représentants illustres de cette catégorie, et le devoir du critique aujourd'hui consiste tout d'abord à discerner dans leurs œuvres les éléments indo-européens qu'ils ont conservés en commun, ceux qu'ils ont hérités de la tradition post-indo-européenne, et ceux qu'ils ont magistralement et librement créés, en variant et en enrichissant le patrimoine qu'ils avaient reçu de leurs maîtres.

Nous ne devons cependant pas commettre l'erreur de fixer des limites trop rigides entre les différents domaines de l'activité humaine. C'est-à-dire

² Le druide celtique, par exemple, cède la religion au prêtre chrétien.

que nous ne devons pas considérer ces "poètes" simplement comme des conservateurs du patrimoine intellectuel. Au contraire, leur témoignage est tout aussi précieux en ce qui concerne la langue et la culture matérielle, puisque, concrètement, dans leurs textes, cette conservation de l'idéologie se voyait liée à la conservation de phases archaïques et désuètes du langage et à la conservation stylisée d'éléments qui avaient désormais disparu de la culture matérielle : de ce point de vue, ils représentent un souvenir global d'un monde bien plus ancien que le leur.

Et, en fait, nous voudrions commencer notre analyse à partir de ce point : la conservation poétique d'un ensemble typique d'éléments de la culture matérielle éloignée désormais du monde réel ou œuvrait le poète.

Commençons par le char de guerre. Aussi bien César que Diodore nous rappellent avec une grande abondance de détails que celui-ci était bien connu des Celtes de Gaule et de Bretagne à l'époque de la conquête romaine. Quand il apparaît donc dans les sagas irlandaises, nous pourrions penser qu'il reflète une réalité de la culture indigène. Rien de plus faux. L'Irlande, comme nous le montrent les archéologues, n'utilisa jamais le char de guerre. Les auteurs des sagas ont rappelé à la vie un objet archaïque, antérieur à la migration qui celtisa l'Irlande ; et, naturellement, c'est un souvenir en partie fidèle et en partie infidèle. Infidèle, par exemple, quand on imagine des chars en argent ou d'autres métaux précieux : des chars de ce genre n'ont jamais existé. Mais le souvenir est au contraire très fidèle en ce qui concerne son utilisation. Bien mieux que beaucoup de celtologues et d'archéologues modernes, qui croient naïvement que le char de guerre était une espèce de char d'assaut *ante diem*, les vieux narrateurs se souvenaient très bien que le char servait seulement au déplacement rapide des combattants qui, cepen-

dant, combattaient à pied; ils le savaient si bien que, comme je l'ai montré récemment, les noms irlandais du combattant et de l'aurige sont étymologiquement "celui qui court au combat" et "celui qui attend".

La réalité contemporaine du narrateur se révèle involontairement, cependant, quand Sualtaim saute sur un cheval pour avertir Conchobar que Cúchulainn est au plus mal. Le char de guerre se révèle ainsi comme un archaïsme poétique, alors que la réalité est désormais le cheval de selle.

Il en est de même chez Homère : ses héros utilisent le char exactement comme à l'époque mycénienne, mais Homère ne connaissait plus, de son vivant, que le cheval de selle et il attribue par conséquent au char des possibilités techniques qui ne peuvent appartenir qu'au cheval monté : c'est seulement ainsi que l'on comprend comment le char de Patrocle peut sauter par dessus un fossé³. Et, au besoin, ses héros aussi montrent qu'ils savent monter à cheval : Ulysse et Diomède, après avoir tué Rhésus et douze de ses hommes, fuient à cheval vers le camp des Grecs. Dans les deux cas donc, les poètes conservent, par l'intermédiaire d'une tradition poétique ininterrompue, un élément ancien qui a disparu désormais de la culture matérielle de leur temps.

Un archaïsme analogue se manifeste dans l'emploi d'armes devenues désuètes ou qui, de toute façon, ne sont plus dignes de grands guerriers. C'est le cas de la massue, qui est chez Homère l'arme du roi béotien Areithoös et que nous trouvons en Irlande dans les mains de grands personnages comme Fergus ou Mac Roth. Nous nous trouvons ici devant ce que l'on pourrait appeler la "réhabilitation" d'un instrument archaïque qui n'apparte-

³ Homère, *Iliade* XVI 380.

nait plus à la panoplie du guerrier, mais survivait seulement dans des utilisations plus populaires et modestes : la massue et le javelot sont, par exemple, les armes du père de Dinogad quand il va à la chasse⁴. Il s'agit d'un archaïsme identique à celui que nous trouvons dans l'hymnologie indo-iranienne et qui attribue la massue à de grandes divinités guerrières comme Indra et Mithra. Dans les deux cas donc, les poètes ont arrêté l'horloge du progrès technologique et la représentation des dieux et des héros demeure celle d'une époque antérieure à la métallurgie.

La société irlandaise était beaucoup plus conservatrice que celle d'Homère; il arrive parfois qu'un élément culturel qui est présent aussi bien dans les sagas irlandaises que dans l'épopée homérique représente dans le premier cas un fait encore réel et, dans le second, un vestige ancien que l'on a conservé dans la culture poétique. C'est le cas, par exemple, du *fosterage*.

La coutume de faire élever ses propres enfants, que ce soient des garçons ou des filles, par une autre famille est encore très vive en pleine époque historique dans le monde celtique insulaire et les textes juridiques irlandais et gallois en parlent avec une grande abondance de détails. L'utilité de cette institution tenait évidemment en la création autour de l'enfant d'un réseau d'amitiés et d'affections qui pouvait être utilisé en cas de besoin, dans son propre intérêt ou celui de sa tribu. Ainsi, quand sa famille fut détrônée, Labraid Longsech, qui avait été élevé par une noble famille de Gaule, put reconquérir son trône avec l'aide d'une armée de deux mille deux cents Gaulois qui lui avait été évidemment fournie par son père adoptif. Je parle

⁴ Je me réfère à la célèbre berceuse que l'on a glissée dans le *Canu Aneirin*.

de cet épisode conservé dans un texte eulogistique archaïque, parce que je crois qu'il repose sur des faits historiques réels.

Quand l'épopée irlandaise nous parle donc de *fosterage* et qu'elle va jusqu'à mettre en scène la querelle entre quatre illustres personnages qui se disputent l'honneur d'élever le petit Cúchulainn, nous nous trouvons devant quelque chose qui correspondait parfaitement à la réalité quotidienne de la culture irlandaise médiévale.

Dans la Grèce archaïque, cette coutume avait désormais disparu, mais Homère en gardait encore le souvenir et l'un de ses héros, Achille, est élevé non pas par son père, mais par l'un des amis de son père, Phénix. C'est un fait bien connu; mais j'aimerais faire un pas de plus et j'observe que *Phoenix* est un nom parlant : il signifie "le Phénicien". Et alors, je me demande si, en plus de l'évidence générique d'un *fosterage*, on n'a pas ici le souvenir plus spécifique d'un *fosterage* auprès d'un seigneur étranger, comme ce fut le cas pour Labraid Longsech qui fut élevé par une noble famille de la Gaule ou, dans une certaine mesure, pour Cúchulainn, qui non seulement eut plusieurs pères adoptifs, mais alla également en Bretagne, chez Scathach, pour se perfectionner dans le maniement des armes. Dans ce contexte, nous voudrions rappeler aussi l'observation de César qui écrit que les jeunes Gaulois fréquentaient souvent les excellentes écoles des druides de Bretagne; et alors, pour garantir les études de son fils, quel meilleur père adoptif pouvait choisir le père gaulois avisé, si ce n'était un Britannique ?

Le vrai père de Cúchulainn était le dieu Lug mac Ethnenn : le jeune héros était donc de souche divine. Nous pourrions observer qu'il en va de même pour Achille : non seulement sa mère était la déesse Thétis, mais plus important encore, son arrière-grand-père paternel était Zeus. Il ne s'agit

cependant pas ici d'une connexion spécifique entre les deux personnages mais d'un trait général de la culture indo-européenne : les rois et les héros descendent des dieux. Ce n'est pas là une convention poétique eulogistique, mais un élément essentiel pour justifier la supériorité héréditaire d'une famille, un élément qui survit aussi à l'époque historique. Nous voudrions en donner quelques exemples.

Beaucoup de nobles familles irlandaises, parmi lesquelles la vieille maison royale de Leinster, se vantaient de descendre d'un mythique Nuadu Necht, que les poètes eulogistes représentaient comme un grand guerrier, le décrivant comme le "joyau des guerriers", "combatif et puissant", ou comme un "cri de guerre vivant". Or, ce terrible guerrier n'était autre que le dieu Nodons, que nous trouvons bien attesté dans les inscriptions latines de Bretagne; et le fait même que les Romains l'identifiaient avec Mars⁵ nous garantit qu'il s'agit bien d'une divinité guerrière. Nous pouvons facilement imaginer ce qui s'est passé : ces nobles se vantaient de descendre du dieu Nodons mais, après la christianisation de l'Irlande, cette ascendance n'était plus admissible; et alors, sans renoncer à l'illustre ancêtre traditionnel, ils transformèrent ce dieu païen en illustre guerrier d'un passé mythique. Mais en Grèce, où ces difficultés théologiques n'existaient pas encore, la vieille tradition se déploie en toute clarté. Achille est le fils d'une déesse et l'arrière-petit-fils de Zeus, grâce à son père Pélée et à son grand-père Eaque; il en va de même, par exemple, pour Agamemnon, qui descend lui aussi de Zeus, et on peut dire, d'une manière générale, que cette ascendance divine des rois et des héros se révèle aussi dans des épithètes comme "enfant de

⁵ R.G. COLLINGWOOD - R.P. WRIGHT, *The Roman Inscriptions of Britain. I. Inscriptions on Stone*, Londres, 1965, N° 305, etc...

Zeus", "né de Zeus", "élevé par Zeus", "cher à Zeus" (*diogenēs, diognētos, diotrophēs, diiphilos*).

Le fait que des êtres humains puissent descendre des dieux ne doit pas être considéré simplement comme une belle invention poétique. Les rois et les héros ne sont pas, en effet, de simples êtres humains dans la culture indo-européenne : le souverain occupe une position intermédiaire entre le monde des hommes et celui des dieux, et c'est précisément dans cette position intermédiaire que réside sa fonction et sa signification, dans la mesure où il est le médiateur entre le Ciel et sa tribu et qu'à travers sa personne, à la fois humaine et divine, les prières des gens montent au Ciel et les dons des dieux en descendent. Le symbole concret de sa double nature est le mariage qui l'unissait à la divinité féminine de sa terre, un mariage qui, chez les Celtes du Moyen Âge, s'exprimait d'une manière particulièrement brutale et spectaculaire dans un accouplement (non pas avec la déesse, évidemment, mais avec une représentante de celle-ci), et dont l'épopée homérique garde encore le souvenir dans la naissance d'Achille, fils des amours d'un roi (Pélée) et d'une déesse (Thétis). Ces amours, qui apparaissent désormais chez Homère comme un fait individuel et privé, ne sont, à mon avis, que la dernière trace d'un rite d'intronisation analogue au rite irlandais : pour devenir roi, il faut s'unir à une déesse. On jugera évidemment de la même manière les faits analogues dont il subsiste chez Homère un souvenir édulcoré, comme par exemple les amours d'Anchise et d'Aphrodite dont le fruit fut Enée.

Je dirai même que l'une des tâches les plus urgentes de la reconstruction culturelle aujourd'hui consiste à identifier dans les traditions historiques et légendaires des peuples indo-européens, le souvenir d'éléments pré-docu-

mentaires qui sont devenus obscurs — et qui ont donc été édulcorés et obnubilés. Tout comme chez Homère, l'histoire romaine conserve un souvenir vague de ce mariage entre rois et déesses dans la légende de Numa et d'Égérie. Une légende qui mettait dans l'embarras les anciens historiens : comment était-il possible en effet qu'un homme marié, paré de toutes les vertus et qui n'était certainement plus très jeune, pût avoir eu une déesse comme *coniux*⁶ ? Voilà donc que Plutarque imagine que la femme légitime de Numa était morte avant cette nouvelle union, ou voilà aussi que Tite-Live met l'accent sur les sages conseils que Numa recevait de la déesse, effaçant presque toute hypothèse d'authentiques rapports conjugaux. La réalité était, à l'origine, bien plus simple : Numa, comme tous les rois, devait s'unir à une déesse indigène, et ces noces sacrées, même si elles pouvaient avoir un contenu public et sexuel, n'intervenaient en rien dans son véritable mariage terrestre.

Passons maintenant à un élément plus important qui est commun aux deux grands protagonistes des épopées homérique et celtique, Achille et Cúchulainn, au point que quelques spécialistes ont pu définir ce dernier comme l'"Achille celtique". De grands guerriers tous les deux, destinés tous les deux à mourir jeunes, mais surtout — et voilà le point important que nous voulons souligner — conscients tous les deux du destin qui les attend et désirant tous les deux acquérir la gloire éternelle, même au prix de leur vie. Cúchulainn dit : "Je n'attendrai pas, puisque mon temps et mon moment sont venus, et je ne trahirai pas ma réputation et mon éternelle splendeur pour le mensonge de la vie; je n'ai jamais évité de combat ni de duel depuis

⁶ C'est le terme qu'emploie Tite-Live.

l'instant où j'ai pris pour la première fois les armes en main jusqu'à aujourd'hui. Et moins que jamais je ne le ferai aujourd'hui, puisque la gloire dure bien plus longtemps que la vie".

Nous avons la même conscience et la même acceptation héroïque chez Achille, qui dit, en parlant à son cheval : "Xanthe, pourquoi prophétises-tu ma mort ? Ce n'est pas nécessaire; je sais bien moi-même que mon destin est de mourir ici, loin de mon cher père et de ma mère. Mais, malgré cela, je ne m'arrêterai pas avant d'avoir complètement battu les Troyens"⁷; et la raison de cette obstination tient dans le choix fait par le héros : "Si je reste ici et que je combats contre la ville des Troyens, mon retour est perdu, mais j'aurai la gloire immortelle; si au contraire je rentre dans ma douce patrie, la gloire immortelle sera pour moi à jamais perdue"⁸. Et plus tard, dans le règne des morts, Agamemnon peut conclure justement : "Toi Achille, même après la mort tu n'as pas perdu ton nom et tu jouiras toujours parmi les hommes d'une gloire immense"⁹. Une gloire éternelle naît de l'instant d'une mort héroïque.

Cette conception héroïque de l'immortalité conquise à travers la mort¹⁰ nous permet de mieux comprendre la phrase de Cúchulainn "je ne trahirai pas ma réputation ni mon éternelle splendeur pour le mensonge de la vie" : Cúchulainn ne parle pas de ce qu'il est déjà, mais de la réputation et de la splendeur qui l'attendent après la mort, et en ce sens la vie est un mensonge, parce qu'elle lui offre quelque chose qui est petit et misérable par rapport

⁷ Homère, *Iliade* XIX 420-424.

⁸ Homère, *Iliade* IX 412-415.

⁹ Homère, *Odyssée* XXIV 93-95.

¹⁰ Et il faut le souligner, il s'agit d'une immortalité tout à fait laïque.

à cette immortalité dans la gloire qui constitue l'admirable destin des guerriers.

Mais ici encore la précision habituelle s'impose : Achille et Cúchulainn apparaissent identiques dans leurs comportements; mais cela ne dépend pas du fait que leurs auteurs aient imaginé par miracle un même type de comportement héroïque, mais du fait que tous deux reflètent encore un modèle idéologique identique, qui n'est ni grec, ni celtique : c'est le modèle indo-européen.

Un modèle qui n'est pas romantique (de jeunes et blonds héros destinés à la mort et à la gloire), mais qui comporte aussi toutes les cruautés et la dureté d'un peuple qui, à travers plusieurs milliers d'années de guerres, parvint à étendre sa domination de l'Atlantique à la Chine. Nous voyons ainsi que Cúchulainn coupe sans pitié la tête de ses ennemis tués; et c'est là une coutume celtique ancienne et très répandue, sur laquelle nous disposons d'abondants témoignages historiques, à commencer par Posidonius, qui racontait avec candeur que, pendant son séjour en Gaule, il avait été dégoûté, dans un premier temps, en voyant les têtes coupées suspendues aux maisons, mais qu'il s'y était ensuite habitué avec philosophie. C'était là le destin du vaincu chez les Celtes, et Cúchulainn lui-même ne peut s'y soustraire : son cadavre aussi est décapité. Le sens et la fonction de cette décapitation ont été très bien expliqués par M. C. Sterckx¹¹ et il serait donc inutile de revenir sur ce point.

Il n'est pas inutile cependant de rappeler que chez Homère aussi nous avons des traces de cette coutume : quand Patrocle se fait tuer, Ajax se bat

¹¹ C. STERCKX, *La tête et les seins*, Sarrebruck, 1981.

comme un lion pour défendre le corps de celui-ci; pourquoi ? Pour empêcher Hector de lui couper la tête. Même le monde grec post-homérique pratiquait cette coutume qui est, du reste, encore attestée en pleine époque historique.

Ici aussi, cependant, ce qui lie Hector aux guerriers celtes est la conservation d'une coutume indo-européenne très ancienne que nous retrouvons également en dehors de la Grèce et du monde celtique; il suffit de rappeler ici certains épisodes de l'histoire romaine.

Titus Manlius se rendit célèbre pour avoir vaincu et tué en duel un guerrier gaulois et reçut le surnom de Torquatus, devenu par la suite héréditaire dans sa famille, pour lui avoir ôté le torque; mais voici comment l'annaliste Claudius Quadrigarius¹² racontait ce dernier point : "Quand il l'eut jeté à terre, il lui coupa la tête, lui ôta son collier et le mit, ruisselant de sang, à son cou; cet exploit lui valut, à lui et à ses descendants, le *cognomen* de Torquatus".

Le caractère traditionnel et institutionnel de ce rite nous est révélé, du reste, par un fait qui n'a pas encore été relevé, semble-t-il. Les historiens romains ne connaissaient que trois cas de *spolia opima*, c'est-à-dire des dépouilles que le commandant suprême de l'armée romaine avait prises au commandant suprême de l'armée ennemie après l'avoir tué en duel.

Les premières *spolia opima* furent prises par Romulus au roi des Cénins; et Tite-Live écrit : "Romulus décapite et dépouille le roi"¹³. Les deuxièmes furent prises par Cornélius Cossus au roi étrusque Lars Tolum-

¹² Apud Aulu-Gelle IX 13.

¹³ Tite-Live I 10.

nus, et ici encore le vainqueur "coupe la tête à l'ennemi et l'enfile à une pique"¹⁴. Les dernières furent prises par Marcellus au roi Viridomarus; et le point qui nous intéresse ici se trouve conservé dans Properce : *torquis ab incisa decidit unca gula*¹⁵ "du cou tranché, le collier tordu tomba à terre". Tout cela ne peut être le fruit du hasard : il est évident, au contraire, que dans l'antique tradition romaine la victoire sur l'ennemi devait être complétée et perfectionnée en lui coupant la tête.

La conception de la gloire comme objectif suprême du guerrier, même au prix de la mort, faisait que sa vie affective se déroulait, pour ainsi dire, sur deux routes parallèles : d'un côté il est encore un homme de ce monde, il peut avoir une femme, des enfants et une maison. Mais de l'autre, il est étroitement lié, même sur le plan sentimental, à des instruments et à des personnes à travers lesquels se réalisent ses actions héroïques.

En premier lieu l'aurige. C'était du courage et de l'intelligence de cet homme que pouvait dépendre l'issue favorable du combat. Il nous faut encore rappeler que le guerrier ne combattait pas sur le char; le char servait à le transporter à l'endroit le plus favorable de la bataille, il servait à poursuivre l'ennemi, il servait à se mettre à l'abri dans les moments difficiles, mais pour combattre, le guerrier descendait du char et combattait à terre. L'aurige devait donc à chaque fois entrevoir les besoins de son guerrier et se lancer désarmé dans la mêlée pour lui sauver la vie ou pour ne pas lui faire perdre les fruits de la victoire.

¹⁴ Tite-Live IV 19.

¹⁵ Properce V 10 44.

Prenons le cas d'Achille. Si nous demandions à un lecteur ordinaire de l'Illiade si Achille était marié, sa réponse serait probablement négative. Réponse erronée naturellement, parce qu'Achille était marié avec Déidamie, mais réponse compréhensible aussi parce que ce nom n'apparaît jamais dans l'Illiade et ce n'est qu'incidemment que l'on rappelle l'existence de son fils Néoptolème : il y a une coupure nette entre la vie privée et la vie guerrière du héros.

Au contraire, le lien qui unit Achille à Patrocle, qui est à la fois son aurige, son écuyer et son confident, est si fort que le lecteur moderne peut éprouver un certain malaise devant les manifestations de douleur que la mort de Patrocle suscite en lui. Mais tout cela devient plus compréhensible si nous réfléchissons sur le fait qu'il faisait partie intégrante du mécanisme guerrier d'Achille, si bien que sa perte est une mutilation non seulement sur le plan sentimental, mais aussi sur celui de son efficacité et de son succès. Il est donc naturel qu'un rapport affectif du même type existe aussi entre Cúchulainn et son aurige Laegh. Quand ce dernier est gravement atteint et qu'il doit abandonner son maître, on assiste au développement d'un dialogue qui donne la mesure de leurs sentiments. "Je suis sans seigneur et sans maître, dit Laegh, et je dois m'en aller. Notre séparation et notre adieu sont une grande douleur". Cúchulainn répond : "Je te jure que depuis le premier jour où nous nous sommes liés d'amitié, nous n'avons jamais eu ni discussions ni querelles, aussi bien le jour que la nuit jusqu'à aujourd'hui. Reçois ma bénédiction". Et ses derniers mots sont : "Ces propos m'ont brisé le cœur".

C'est dans ce cadre d'affections guerrières que rentre le lien qui unit le guerrier aux chevaux de son char. Ce ne sont jamais des animaux anonymes

et interchangeable : Xanthe et Balios sont les chevaux d'Achille, tout comme Liath Macha et Dub Sainglen sont ceux de Cúchulainn. Ils savent prévoir le destin qui attend leur maître et pleurent sa mort imminente. Les chevaux de Cúchulainn s'emballent et refusent de se laisser atteler quand s'approche l'heure suprême et ils expriment leur douleur sous un aspect humain : des larmes de sang descendent des yeux de Liath, et elles sont grosses comme le poing d'un guerrier. Mais les chevaux d'Achille aussi savent que leur maître est sur le point de mourir; et quand Xanthe se voit obtenir pendant un instant le don de la parole, son angoisse est si forte que sa crinière touche le sol.

Mais à quel destin s'attendaient ces hommes après la mort ? Qu'espéraient-ils obtenir des hommes et des dieux quand ils marchaient consciemment vers la mort ?

Il n'est pas rare qu'une foi religieuse pousse les hommes au sacrifice extrême, en les confortant avec la certitude, comme le dit un poète italien, d'une récompense supérieure à nos propres désirs. Mais ce n'étaient là des motivations ni pour Achille, ni pour Cúchulainn, ni pour aucun autre guerrier des peuples indo-européens archaïques.

La religion la plus ancienne des peuples indo-européens était en effet très loin de se poser des problèmes eschatologiques; c'était une religion typiquement mondaine, au sens où elle ne prenait en considération que les exigences de la vie présente — pouvoir, santé, victoire, richesse, progéniture — et les satisfaisait à travers les pratiques du culte, basées avec force sur le principe du *do ut des* : l'homme offre son sacrifice au dieu qui se voit obligé de cette manière d'accueillir ses prières.

Cette conception contractuelle de la religion a deux conséquences immédiates. La première, qui concerne cette vie, est que le rapport entre l'homme et son dieu n'implique aucune participation affective : le dieu n'aime pas l'homme, et l'homme n'aime pas le dieu. Il peut arriver naturellement qu'un dieu se range du côté de certains hommes; et c'est ce qui arrive précisément dans l'Iliade. Mais il s'agit là d'un parti pris qui se situe dans des réseaux complexes de sympathies et d'antipathies entre les dieux eux-mêmes, d'alliances et d'hostilités, de vengeance et de liens de parenté, et qui n'a rien à voir avec un amour des dieux pour l'homme. Et réciproquement, nous ne trouverons ni dans l'Iliade ni dans toute la littérature grecque une expression de l'amour de l'homme pour dieu en tant que tel : l'homme ne peut aimer que la divinité avec laquelle il entretient des rapports sexuels ou qui l'a engendré ou, au plus, celle qui lui garantit de considérables bénéfices matériels.

La seconde conséquence est que cet utilitarisme religieux excluait, par définition, toute problématique ultra-mondaine : il n'existait donc pas de réponse à ce sujet au niveau de la religion publique et officielle. Mais les questions existaient certainement déjà, au moins chez certaines personnes, parce que l'homme, placé devant la réalité de la mort, ne peut éviter de se demander : la fin de tout ou le début de quelque chose ?

Et précisément à cause de l'absence d'une doctrine traditionnelle et générale, les réponses les plus variées se croisent. Il y a peut-être des traces d'une foi dans la métempsycose¹⁶. Et il y a aussi des traces sûres de foi en une vie de bonheur éternel dans l'au-delà. Les Champs Élysées sont l'endroit

¹⁶ Que César attribue du reste explicitement aux Gaulois et dont nous parlent aussi quelques textes gallois.

que les dieux ont réservé à Ménélas : "Là-bas, la vie est très facile pour les hommes, il n'y a pas de neige, ni d'hivers rigoureux, ni de pluie, mais l'Océan amène toujours, pour restaurer les hommes, la brise de Zéphyr qui souffle avec sonorité"¹⁷; et Hésiode parle des Iles des Bienheureux situées aux confins de l'Océan, où les héros vivent heureux et où la terre produit des moissons trois fois par an¹⁸.

Cet espoir est certainement ancien, parce qu'il a un correspondant précis dans la culture irlandaise qui connaît, elle aussi, des îles de bonheur et de vie éternelle, que les héros peuvent rejoindre avec leur navire après d'innombrables aventures.

Mais l'hypothèse prédominante devait être bien plus pessimiste. A la différence de la culture moderne qui peut en effet refuser la foi en une vie immortelle, mais qui, si elle l'accepte, relie presque systématiquement cette immortalité à un destin de bonheur éternel, la vision indo-européenne était beaucoup plus pessimiste. Ici, la vie après la mort est vue comme un état de douleur, de dégradation, d'humiliation qui a sa représentation la plus dramatique dans la *Nekuia* homérique, où Achille, le plus intrépide des héros grecs, en vient à renier tout son passé, avec ses fameuses paroles : "Ne me parle pas de la mort, noble Ulysse. Je préférerais travailler au service d'un paysan pauvre plutôt que d'être le roi de tous les morts". Et l'art figuratif gaulois, comme cela a été bien mis en relief par De Vries¹⁹, concorde parfaitement avec cette vision désespérée de l'outre-tombe, en nous montrant des figures de défunts torturées et broyées par de monstrueux animaux.

¹⁷ Homère, *Odyssée* IV 563-564.

¹⁸ Hésiode, *Les travaux et les jours* 168ss.

¹⁹ J. DE VRIES, *Keltische Religion*, Stuttgart, 1961, p. 252-254.

L'idéal héroïque qui apparaît dans les deux épopées doit donc être vu non comme une donnée naturelle et spontanée, mais comme le produit d'une pluralité de vecteurs : l'organisation de la société indo-européenne, la stabilité du caractère militaire et conquérant de cette société, l'existence d'une économie basée non seulement sur l'élevage et l'agriculture, comme on l'enseigne traditionnellement, mais dans une large mesure aussi sur le pillage et le dépouillement des vaincus, et enfin une vision pessimiste de la destinée humaine qui ne concédait au refus existentiel de la mort que l'espoir d'une "gloire éternelle", le *kleos aphiton* des Grecs, le *šravo akšitam* des Indiens, la "gloire sans limite, sans frontière" dont parle le *Canu Aneirin*.

Si la gloire éternelle était l'élément qui conditionnait toutes les actions du guerrier, il est naturel alors de se demander comment et par qui elle se réalisait.

Nous avons déjà vu que, dans la société indo-européenne primitive, puis dans chacune des sociétés indo-européennes archaïques, il existait un personnage qui conservait, gérait et enrichissait le patrimoine culturel de son peuple : nous pouvons l'appeler conventionnellement poète, même si ses fonctions étaient bien plus importantes et diversifiées que celles qui sont évoquées aujourd'hui par ce nom. C'est à lui qu'incombait la tâche de perpétuer le souvenir du héros mort dans la gloire et des entreprises qu'il avait accomplies.

Homère nous montre concrètement dans le huitième livre de l'Odyssée comment procédait le poète — ou du moins l'une de ses façons de procéder. Alcinoüs organise un grand banquet en l'honneur d'Ulysse et y invite "les rois parés de sceptre"; puis fait venir Démodocus, le chantre divin. Celui-ci est accueilli avec tous les honneurs, on le fait asseoir sur un siège orné

d'argent, on lui offre de la nourriture et du vin à volonté. "Puis, quand il eut rassasié son désir de boire et de manger, la Muse poussa le chantre à chanter les gloires des hommes à partir d'un thème dont la réputation arrivait jusqu'au plus profond des Cieux, le différend entre Ulysse et Achille, le fils de Pélée..."

Remarquons tout de suite certaines choses. Tout d'abord, le sujet du chant est si récent que l'un des protagonistes est mort depuis peu et que l'autre est encore vivant. Ce que chante Démodocus rentre dans le cadre d'ensemble des "gloires des hommes"; et ce terme est significatif sur le plan historique, parce qu'il a un correspondant précis en védique. Mais cela signifie alors que le thème des chants n'était pas seulement constitué d'événements mythiques et lointains, mais aussi de faits glorieux plus récents. Et en réalité, il en allait de même dans le monde indien, où le terme *narasamsa* "gloire des hommes" indique la célébration des entreprises illustres des grands hommes du présent comme du passé.

De cette manière, le grand guerrier qui venait à peine de mourir ou qui était encore vivant s'insérait dans le cycle glorieux des chants eulogistiques. Une confirmation précise de cette mise à jour continue des thèmes poétiques vient de ce que, à Ithaque, un autre aède homérique, Phémius, chante le funeste retour des Grecs de Troie.

Il en allait de même aussi dans le monde celtique; ici d'ailleurs, nous n'avons pas besoin de chercher dans les textes littéraires l'existence et les caractères de cette poésie destinée à célébrer les gloires des hommes, puisque nous en conservons encore de précieux fragments, que nous avons édités et

commentés pour l'Académie de Vienne²⁰. Et nous voyons ici aussi qu'il n'y a pas de coupure entre l'exaltation des héros du passé et du présent, parce que la charnière inévitable est constituée par la généalogie : les grands d'aujourd'hui sont les descendants des grands du passé. Dans la société indo-européenne, on ne connaît pas de *self-made man*.

C'est ainsi que se referme le cercle qui est le fondement réel des deux épopées : le désir ardent d'une gloire éternelle se réalise à travers le poète, et le poète, à son tour, existe et se réalise dans l'ombre du souverain et du guerrier : c'est un système éthique et social qui remonte aux origines du monde indo-européen et dont les dernières traces ont survécu jusqu'aux débuts de l'histoire moderne.

²⁰ E. CAMPANILE, *Die älteste Hofdichtung von Leinster*, Vienne, 1988.

ROBERT ELSIE

**PROTO-BRITTONIC CELTIC AND
DISPERSION IN THE INDO-EUROPEAN
LEXICON**

1. Introduction

After over a century of scholarly investigation, Indo-European, as we know it, presents us with a wealth of lexical material. To express most concepts, we have several roots, reconstructed by that ever-surprising generation of linguists at the turn of the last century, and improved upon, or at least refined, by successive waves of Indo-Europeanists up to the present day.

It has of course been evident from the start that no one of the recorded IE. languages possesses in its lexicon cognate forms for all this reconstructed material. As language is in a constant state of flux, the creation of new lexical items leads to the alteration of semantic fields, the establishment of frequency priorities and inevitably to the obsolescence of other items. What is retained, modified or lost in each language illustrates the development of dialect differentiations which were already under way in the Indo-European i.e. reconstruction period.

Let us take, for example, the IE. roots for basic concepts such as 'tooth' or 'fire' :

- 'tooth' - IE. *g'ombhos =
Gk. *gomphos*, Alb. *dhëmb*, OCS. *zobŭ*Toch.A *kam*
— IE. *edont-/dont-/dnt̥ =
OInd. *dán*, Arm. *atamn*, Lat. *dens*, OIr. *dét*, OHG. *zand*,
Lith. *dantis*.
- 'fire' - IE. *pewōr/pūr =
Arm. *hur*, Gk. *pūr*, OIce. *fūrr*, Hit. *paḥhur*.
— IE. *egnisloḡnis =
OInd. *agnih*, Lat. *ignis*, Lith. *ugnīs*, OCS. *ognŭ*

Given the generally accepted hypothesis that all natural languages spoken over even a fairly restricted geographical area have dialect variations, we must also assume such regional differentiations in Proto-Indo-European, if our prototype is to have any reference to reality.

Some progress, albeit of a limited nature, in collecting evidence for dialect variations in IE. has been made on the phonological and morphological levels, by determining the presence or absence of certain features in the various recorded languages. One of the earliest distinctions noted for instance, was the centum/satem split, which was recognized in the nineteenth century and to which a rather excessive importance was attached. It is indeed still always to be found in the introductory pages of Indo-European handbooks.

On the lexical level, indices of differentiations as they appear in the recorded languages are so abundant and complex, that based on all the material, we cannot make any clear subdivisions of the known Indo-European languages.

We can, however, trace and compare the etymological origin of elements of the lexical material present in one language group with the presence or absence of these IE. roots in other related languages. As the roots appear with varying frequency in the different related languages, we can, using a controlled sampling from the lexicon, give statistical measurement to this variation and thereby establish the *relative proximity* between the language groups on a lexical level.

Thus, in the case of Brittonic, by tracing in the other Celtic and non-Celtic branches of IE. the presence of cognates to the root origins of elements from the Britt. lexicon, we can establish indices of the genetic relationships of Britt. to other language groups.

These indices permit us to analyse the dispersion of the IE. lexicon and observe the desintegration of the language unit at the late IE. period.

The sampling of the Britt. lexicon which has proven most suitable to such a study is the core of the basic vocabulary, concepts of a universal nature which are frequent and persistent in Britt., and which can be reconstructed at the Proto-Britt. level, the hypothetical parent language of Welsh, Cornish and Breton.

The control list of these so-called universal concepts has been adapted from the 200 word list developed by Morris Swadesh in 1952 for studies in lexicostatistics¹.

¹ Cf. R. ELSIE, *Lexicostatistics and its Application to Brittonic Celtic*, in *StCel XVIII-XIX*, 1983-1984, p. 110-127, and *ID.*, *Dialect Relationships in Goidelic. A Study in Celtic Dialectology*, Hamburg, 1986.

The following index of 180 items offers the oldest tangible Britt. root for each basic concept (in some cases two roots, where available, are given), in a form reconstructed to reflect an unrecorded stage of the language, broadly speaking the Britt. spoken in the Roman period, i.e. the first few centuries of our era. The roots do not, therefore, necessarily correspond to the most common equivalents in the modern languages.

The phonological system used in the reconstruction of this stage of Britt. includes of course Britt. [p] from IE. [*kʷ] and Celt. [i] from IE. [*e], but lies for instance before the monophthongisation of Britt. [au], [eu], [ou] to [u] and before the completion of the shift of [s] to [h]².

Given are the postulated Britt. form, the cognates in modern Britt. — Welsh (W.), Cornish (C.) and Breton (B.) — and, where available, the IE. root on which the Britt. form is based³.

After each item is a series of figures representing the genetic relationship of the Britt. root to the following language groups :

² For an in-depth study of the Brittonic phonological system during and after this period, cf. K.H. JACKSON, *Language and History in Early Britain*, Edinburgh, 1953.

³ In the reconstructions, verb forms are normally given in the first person singular. For some denominative verbs, an equivalent nominal form has been reconstructed. A more detailed discussion of the forms of the reconstructed items as well as supplementary information on etymological problems with bibliographical data related to each item can be found in R. ELSIE, *The Position of Brittonic*, doctoral dissertation printed in Bonn 1979 (microfilm Ann Arbor 1980).

A - Indo-European	H - Albanian
B - Goidelic Celtic	I - Latin
C - Modern Irish	J - Germanic
D - Continental Celtic	K - Baltic
E - Indo-Iranian	L - Slavonic
F - Armenian	M - Tocharian
G - Greek	N - Hittite

In evaluating the cognate relationship, the following system of notation has been used :

- 0 - root not present,
- 1 - root present with a similar semantic field,
- 2 - root present with a different semantic field,
- 3 - root possibly present with a similar semantic field,
- 4 - root possibly present with a different semantic field

As anyone working in the field of etymology will be aware, the investigation of cognate relationships between languages cannot always result in a definite conclusion of a yes/no type. In some cases the material is too tenuous and often the question of genetic relationship is a matter of relativity. We must, therefore, work with this factor where necessary. Thus, for those items A3 and A4, where evidence for the presence of an IE. cognate root exists but is inconclusive, it has been decided individually in each case as to whether or not to give further cognate data. For statistical purposes, the blanks (-) may be considered as zeros.

The following index of 180 items offers the oldest tangible Britt. root for each basic concept (in some cases two roots, where available, are given), in a form reconstructed to reflect an unrecorded stage of the language, broadly speaking the Britt. spoken in the Roman period, i.e. the first few centuries of our era. The roots do not, therefore, necessarily correspond to the most common equivalents in the modern languages.

The phonological system used in the reconstruction of this stage of Britt. includes of course Britt. [p] from IE. [*k^h] and Celt. [i] from IE. [*e], but lies for instance before the monophthongisation of Britt. [au], [eu], [ou] to [u] and before the completion of the shift of [s] to [h]².

Given are the postulated Britt. form, the cognates in modern Britt. — Welsh (W.), Cornish (C.) and Breton (B.) — and, where available, the IE. root on which the Britt. form is based³.

After each item is a series of figures representing the genetic relationship of the Britt. root to the following language groups :

² For an in-depth study of the Brittonic phonological system during and after this period, cf. K.H. JACKSON, *Language and History in Early Britain*, Edinburgh, 1953.

³ In the reconstructions, verb forms are normally given in the first person singular. For some denominative verbs, an equivalent nominal form has been reconstructed. A more detailed discussion of the forms of the reconstructed items as well as supplementary information on etymological problems with bibliographical data related to each item can be found in R. ELSIE, *The Position of Brittonic*, doctoral dissertation printed in Bonn 1979 (microfilm Ann Arbor 1980).

A - Indo-European	H - Albanian
B - Goidelic Celtic	I - Latin
C - Modern Irish	J - Germanic
D - Continental Celtic	K - Baltic
E - Indo-Iranian	L - Slavonic
F - Armenian	M - Tocharian
G - Greek	N - Hittite

In evaluating the cognate relationship, the following system of notation has been used :

- 0 - root not present,
- 1 - root present with a similar semantic field,
- 2 - root present with a different semantic field,
- 3 - root possibly present with a similar semantic field,
- 4 - root possibly present with a different semantic field

As anyone working in the field of etymology will be aware, the investigation of cognate relationships between languages cannot always result in a definite conclusion of a yes/no type. In some cases the material is too tenuous and often the question of genetic relationship is a matter of relativity. We must, therefore, work with this factor where necessary. Thus, for those items A3 and A4, where evidence for the presence of an IE. cognate root exists but is inconclusive, it has been decided individually in each case as to whether or not to give further cognate data. For statistical purposes, the blanks (-) may be considered as zeros.

2. Index

- ✧ all **follos*
 W. *holl*, *oll*, C. *oil*, B. *holl*, from
 IE. **sol-no-* 'all'.
 A3, B0, C0, D0, E-, F-, G-, H-, I-, J-, K-, L-, M-, N-.
- ✧ animal **milon*
 W. *-mil*, C. *m̄yl*, B. *-mil*, from
 IE. **(s)mēlo-* 'a small animal'.
 A1, B2, C2, D3, E0, F2, G2, H0, I0, J2, K0, L0, M0, N0.
- ✧ animal **lutnos* "bête"
 W. *llwdn* 'young animal', C. *lon*, B. *loen*, possibly from
 IE. **pel-lple-lplo-* 'to fill, teem (with life)'.
 A4, B2, C0, D0, E-, F-, G-, H-, I-, J-, K-, L-, M-, N-.
- ✧ ashes **louyos* "cendre"
 W. *lludw*, C. *lūsow*, B. *ludu*, from
 IE. **pel-* 'dust, powder'.
 A3, B1, C1, D0, E-, F-, G-, H-, I-, J-, K-, L-, M-, N-.
- ✧ back **kebnos* = CEMENTOS, "dos"
 W. *cefn*, C. *keyn*, B. *kein*, possibly from
 IE. **(s)kamb-lp-* 'bend'. "courber"
 A4, B0, C0, D3, E-, F-, G-, H-, I-, J-, K-, L-, M-, N-.
- ✧ back **kūlos* "dos"
 W. *cil*, C. *kyl*, B. *kil*, possibly from
 IE. **(s)keu-l(s)kū-* 'cover up'.
 A4, B1, C1, D0, E4, F-, G-, H-, I1, J-, K-, L-, M-, N-.

- ✧ bad **drukos* "mauvais, méchant"
 W. *drwg*, C. *drōk*, B. *drouk*, possibly from
 IE. **dhreugh-* 'to lie, harm'.
 A4, B1, C1, D0, E-, F-, G-, H-, I-, J-, K-, L-, M-, N-.
- ✧ bark **rusk-a* "écorce"
 W. *rhisg(l)*, C. *rūsk*, B. *rusk*,
 etymology unknown.
 A0, B1, C1, D1, E-, F-, G-, H-, I-, J-, K-, L-, M-, N-.
- ✧ belly **lorr-(*larr-?)* "ventre. TĀNO"
 W. *tor*, C. *tor*, B. *tor*, *teur*,
 etymology unknown.
 A0, B1, C2, D0, E-, F-, G-, H-, I-, J-, K-, L-, M-, N-.
- ✧ big **māros* "grand"
 W. *mawr*, C. *mūr*, B. *meur*, from
 IE. **mōro* 'big'.
 A1, B1, C1, D1, E1, F1, G1, H1, I1, J1, K2, L1, M1, N1.
- bird **et-n-l-r-*
 W. *adar*, C. *edhen*, *ethen*, B. *evn*, from
 IE. **pet-* 'to fall, fly'.
 A1, B1, C1, D1, E1, F1, G1, H0, I1, J1, K2, L1, M0, N1.
- ✧ black **dubos* DUBIS "noir"
 W. *du*, C. *du*, B. *du*, from
 IE. **dheubh-* 'blackened with smoke or stream'.
 A1, B1, C1, D1, E0, F0, G2, H0, I0, J2, K0, L0, M0, N0.

- ✗ **blood** **uaitos* "sang.veine"
 W. *gwaed*, C. *gas*, B. *goad*, *gwad*,
 etymology unknown.
 A3, B3, C3, D0, E-, F-, G-, H-, I-, J-, K-, L-, M-, N-.
- ✗ **to blow** **sueizd-* "souffler" SUITTŪ
 W. *chwythu*, C. *whetha*, *whytha*, B. *c'hwezhañ*, from
 IE. *suei-/sui-* 'to hiss'.
 A2, B1, C1, D0, E2, F0, G2, H0, I2, J2, K0, L2, M0, N0.
- ✗ **bone** **askornos* = ASCURNON - "os"
 W. *asgwrn*, C. *askorn*, B. *asko(u)rn*, from
 IE. **ost(h)-* 'bone'.
 A3, B2, C0, D0, E1, F1, G3, H3, I3, J-, K-, L-, M-, N3.
- ✗ **breast** **brusnā* "sein, mammelle"
 W. *bron*, C. *bron*, B. *bronn*, from
 IE. **bhreu-s-* 'to swell'.
 A2, B1, C1, D0, E2, F0, G0, H0, I0, J1, K2, L2, M0, N0.
- ✗ **to breathe (breath)** **anatlā* "souffler, haleine"
 W. *anadlu*, C. *anella*, B. *analañ*, *alanat*, from
 IE. **an-* 'to breathe'.
 A1, B1, C1, D0, E1, F0, G2, H0, I2, J1, K0, L4, M2, N0.
- ✗ **to burn** **loskīmi* "brûler"
 W. *llosgi*, C. *lesky*, *losky*, B. *leskiñ*,
 etymology unknown.
 A4, B1, C1, D0, E-, F-, G-, H-, I-, J-, K-, L-, M-, N-.

- ✗ **cold** **ogros*
 W. *oer*, OC. *oir*, from
 IE. **oug-* 'cold'.
 A1, B1, C1, D1, E3, F1, G0, H0, I0, J0, K1, L0, M0, N0.
- ✗ **to come** **dāgami* (< *do-ag-ami) "venir"
 W. *deuaf*, C. *doff(f)*, B. *deuan*, a compound of
 IE. **ag-* 'to drive, lead'.
 A2, B2, C2, D2, E2, F2, G2, H0, I2, J2, K0, L0, M2, N0.
- ✗ **to count (number)** **rīmā* *RĪMO "nombre"
 W. *rhifo*, OB. *rim*, from
 IE. **ri-/rēi-* 'to put together, add'.
 A1, B1, C0, D0, E2, F2, G1, H0, I2, J1, K1, L1, M4, N0.
- ✗ **to cut** **truxsami* "couper", "châtrer"
 W. *trychu*, C. *trēghy*, *trogh-*, B. *tro(u)c'hañ*, from
 IE. **treuk-* 'to rub'.
 A2, B0, C0, D0, E0, F0, G0, H0, I0, J2, K2, L0, M0, N0.
- ✗ **day** **dijus* **DIES** "jour"
 W. *dydd*, C. *deth*, B. *dez*, from
 IE. **dei-/dī-* 'shining'.
 A2, B1, C2, D0, E1, F1, G1, H1, I1, J1, K1, L1, M4, N3.
- ✗ **to die (dead)** **maruos*
 W. *marw*, C. *marow*, B. *marv*, from
 IE. *mer-/mǵ-* 'to die'.
 A1, B1, C1, D1, E1, F1, G1, H0, I1, J1, K1, L1, M0, N1.

X to dig

***klād-** ⁷ **CLAS(IMI)** "cover" (g)

W. *claddu* 'bury', *cloddio*, C. *cladhya*, B. *klazañ*, *kleuz(i)añ*, from
IE. **kel-iklā-* 'to hit'.

A2, B1, C1, D1, E0, F0, G2, H0, I2, J4, K2, L2, M0, N0.

X dirty

***salākos** "sala", *malpropri*.

W. *halog*, OB. *haloc*, from

IE. **sal-* 'dirty'.

A1, B1, C1, D2, E1, F0, G0, H0, I2, J1, K0, L2, M0, N0.

X dog

***kūn**

W. *ci*, C. *kȳ*, B. *ki*, from

IE. **k'uon-ik'un-* 'dog'.

A1, B1, C1, D1, E1, F1, G1, H0, I1, J1, K1, L1, M1, N0.

X to drink

***ib-** **IBEMI** "boire"

W. *yfed*, C. *eva*, B. *evañ*, from

IE. **pō-lpī-* 'to drink'.

A1, B1, C1, D0, E1, F1, G1, H1, I1, J0, K1, L1, M0, N0.

X dry

***sispos** "stipale, sec"

W. *hysb*, B. *hesp*, from

IE. **sek(y)-* 'to run off, dry up'.

A1, B1, C1, D0, E1, F0, G1, H0, I0, J1, K1, L1, M0, N0.

X ear

***skobarnā** **SCOVARNA** "oreille"

W. *ysgyfarnog* 'hare', C. *scovarn*, B. *skouarn*.

etymology unknown.

A0, B4, C4, D0, E-, F-, G-, H-, I-, J-, K-, L-, M-, N-.

X earth

***tūros** **TIEROS** "terra"

W. *tir*, C. *tyr*, B. *tir*, from

IE. **ters-* 'dry (land)'.

A2, B1, C1, D0, E2, F2, G2, H2, I1, J2, K0, L0, M0, N0.

earth

***dūar-**

W. *daear*, C. *dor*, *doar*, *doer*, B. *douar*,

etymology unknown.

A0, B3, C0, D0, E-, F-, G-, H-, I-, J-, K-, L-, M-, N-.

egg

***ui** (early W., C., B.)

W. *wy*, C. *oy*, B. *vi*, possibly from

IE. **ōui-om* 'egg'.

A3, B3, C3, D0, E-, F-, G-, H-, I-, J-, K-, L-, M-, N-.

X eye

***lukatos**

W. *llygad*, C. *lagas*, B. *lagad*, from

IE. **leuk-* 'light, to see'.

A2, B2, C0, D2, E2, F2, G2, H-, I2, J2, K2, L2, M2, N2.

X to fall

***keidami** **CĒDIMI** "tomber"

W. *cwyddo*, C. *codha*, B. *kouezhañ*, possibly from

IE. **kei-d-* 'to move, agitate'.

A4, B4, C0, D0, E-, F-, G-, H-, I-, J-, K-, L-, M-, N-.

X far

***pellos** "éloigné, lointain"

W. *pell*, C. *pell*, B. *pell*, from

IE. **kuel-so-* 'far'.

A1, B0, C0, D0, E1, F0, G1, H0, I0, J0, K0, L0, M0, N0.

- ✗ **fat** **blonekos* "Sindovp"
 W. *bloneg*, C. *blonek*, B. *bloneg*,
 etymology unknown.
 A0, B0, C0, D0, E-, F-, G-, H-, I-, J-, K-, L-, M-, N-.
- ✗ **father** **tatos*
 W. *tad*, C. *tās*, B. *tad*, from
 IE. **tata-* 'dad' (hypocoristic).
 A1, B3, C3, D3, E1, F0, G1, H1, I1, J1, K1, L1, M0, N0.
- ✗ **fear** **omnos* "fer"
 W. *ofn*, C. *own*, B. *aon*,
 etymology unknown.
 A0, B1, C1, D1, E-, F-, G-, H-, I-, J-, K-, L-, M-, N-.
- ✗ **few** **nepātos* "pew"
 MW. *nebawt*, C. *nebes*, B. *nebeud*, from
 IE. **ne-kyo-* 'no one, anyone'.
 A2, B2, C2, D0, E2, F2, G2, H2, I2, J2, K2, L2, M2, N2.
- ✗ **fire** **tanos* "fer"
 W. *tān*, C. *tān*, B. *tan*, from
 IE. **tep-n-* 'warm, hot'.
 A2, B1, C1, D1, E2, F0, G0, H2, I2, J2, K0, L2, M0, N2.
- λ **five** **pimpe*
 W. *pump*, C. *pymp*, B. *pemp*, from
 IE. **penkve* 'five'.
 A1, B1, C1, D1, E1, F1, G1, H1, I1, J1, K1, L1, M1, N1.

- ✗ **to float** **snā* SNĀMI "mayer"
 W. *nofio*, C. *nyja*, B. *neuiñ*, *neu(ñv)ial*, from
 IE. **snā-* 'to flow'.
 A1, B1, C1, D0, E1, F2, G1, H0, I1, J2, K0, L0, M0, N0.
- ✗ **to flow (flood)** **libos*
 W. *llifo*, C. *līva*, B. *liñvañ* 'overflow';
 etymology uncertain.
 A3, B0, C0, D0, E-, F-, G3, H-, I3, J-, K-, L-, M-, N-.
- ✗ **flower** **blātos* "flur"
 W. *blawd*, *blodyn*, C. *blejan*, *blejen*, B. *bleunienn*, from
 IE. **bhlōt-* 'bloom'.
 A1, B1, C1, D1, E0, F0, G2, H0, I1, J1, K0, L0, M0, N0.
- ✗ **foot** **trogets* TRAGETS - ETOS "fied"
 W. *troed*, C. *trōs*, B. *troad*, from
 IE. **trogh-* 'to pull, move'.
 A2, B1, C1, D1, E0, F0, G0, H0, I1, K1, K0, L0, M0, N0.
- ✗ **four** **petwares*
 W. *pedwar*, C. *peswar*, B. *pevar*, from
 IE. **kvetwor(es)* 'four'.
 A1, B1, C1, D1, E1, F1, G1, H1, I1, J1, K1, L12, M1, N0.
- ✗ **to freeze (frost)** **rejusos* "gelie" REYOS
 W. *rhewi*, C. *rewy*, B. *reviñ*, from
 IE. **preus-* 'freeze'.
 A1, B1, C1, D0, E1, F0, G0, H2, I1, J1, K0, L0, M0, N0.

- fruit** **agr-*
W. *aeronleirin* 'plums', B. *irin* 'berries, wild plums', from
IE. **āg-lōg-* 'fruit, berries'.
A1, B2, C2, D0, E0, F0, G0, H0, I0, J1, K2, L1, M0, N0.
- ✗ **full** **lānos*
W. *llawn*, C. *lūn*, *len*, B. *leun*, from
IE. **plhno-* 'full'.
A1, B1, C1, D1, E1, F1, G1, H1, I1, J1, K1, L1, M0, N0.
- ✗ **give** **rodimi* "donner"
W. *rhoddi*, *rhoi*, C. *rȳ*, B. *reīn*,
etymology unknown.
A0, B0, C0, D0, E-, F-, G-, H-, I-, J-, K-, L-, M-, N-.
- ✗ **good** **dagos*
W. *da*, C. *da*, B. *da*,
etymology unknown.
A0, B1, C1, D1, E-, F-, G-, H-, I-, J-, K-, L-, M-, N-.
- ✗ **good** **matis*
W. *mad*, C. *mās*, B. *mat*, *mad*, from
IE. **mā-/mā-* 'good'.
A1, B1, C1, D1, E0, F0, G0, H0, I2, J0, K0, L0, M0, N0.
- grass** **gelt-*
W. *gwellt* 'straw', C. *gwels*, B. *geot*, *yeot*,
possibly from IE. **gel-* 'to swallow'.
A4, B4, C0, D0, E-, F-, G-, H-, I-, J-, K-, L-, M-, N-.
- green** **glasos*
W. *glas*, C. *glas*, B. *glas*, from
IE. **g'hel-/g'hld-* 'to shine'.
A2, B1, C1, D1, E2, F0, G2, H2, I2, J2, K2, L2, M0, N0.

- ✗ **guts** **kalai-on* "boyau, mtekn."
W. *coludd*, C. *colon* (m.),
etymology unknown.
A0, B0, C0, D0, E-, F-, G-, H-, I-, J-, K-, L-, M-, N-.
- hair** **bleus*
W. *blew*, C. *blew*, B. *blev*, possibly from
IE. **meld-* 'wool'.
A4, B0, C0, D0, E-, F-, G-, H-, I-, J-, K-, L-, M-, N-.
- ✗ **hair** **uoltos*
W. *gwallt*, OC. *gols*, OB. *guolt*, from
IE. **uel-* 'hair'.
A1, B1, C1, D1, E2, F2, G2, H0, I2, J2, K2, L1, M0, N0.
- ✗ **hand** **lāmā* "manu"
W. *llaw*, C. *lūf*, OB. *lom-*, *lou-*, from
IE. **plhmā* 'palm, open (hand)'.
A1, B1, C1, D3, E1, F2, G1, H2, I1, J1, K2, L2, M0, N0.
- ✗ **hand** **durnos* "foing"
W. *dwrn* 'fist', C. *dorn*, B. *do(u)rn*, from
IE. **dor-/der-/dōr-* 'hand'.
A1, B1, C1, D1, E0, F0, G1, H1, I0, J2, K3, L0, M0, N0.
- he** **em-*
W. *ef*, *fe*, *fo*, C. *ef*, B. *eñ*, from
IE. **e-li-* 'this'.
A3, B1, C1, D0, E3, F-, G-, H-, I-, J-, K-, L-, M-, N-.

head **pennon* PENNOS
 W. *pen*, C. *pen*, B. *penn*,
 etymology unknown.
 A0, B1, C1, D1, E-, F-, G-, H-, I-, J-, K-, L-, M-, N-.

to hear **kluuami*
 W. *clwyd*, C. *clewes*, B. *klevout*, *klevet*, from
 IE. **k'leu-ik'lu-* 'to hear'.
 A1, B1, C1, D2, E1, F1, G1, H0, I2, J1, K1, L1, M1, N0.

* heart **kalonā* Coeur
 W. *calon*, C. *colon*, B. *kalon*,
 etymology unknown.
 A0, B0, C0, D0, E-, F-, G-, H-, I-, J-, K-, L-, M-, N-.

heavy **trummos* (early W., C., B.)
 W. *trwm*, OB. *trum*, *trom*, possibly from
 IE. **treud-* 'to press, squeeze'.
 A4, B1, C1, D0, E-, F-, G-, H-, I-, J-, K-, L-, M-, N-.

* to hit **orgami* "abatre"
 W. *orn* 'strike, kill', OB. *org* 'blow', from
 IE. **per-g-* 'to hit'.
 A1, B2, C0, D2, E1, F1, G0, H2, I2, J0, K1, L1, M0, N2.

* to hold **dalgimi* "tenir"
 W. *dal*, C. *dalghenna*, B. *derc'hel*, possibly from
 IE. **del-* 'long'.
 A4, B0, C0, D3, E-, F-, G-, H-, I-, J-, K-, L-, M-, N-.

horn **kornos* (early W., C., B.)

W. *corn*, C. *corn*, B. *korn*, from
 IE. **k'er-* 'horn'.

A1, B1, C1, D1, E1, F2, G1, H0, I1, J1, K1, L1, M0, N0.

* to hunt **selg-* "chasser"
 W. *hela*, C. *helghya*, *hellya*, B. *hemolc'hiñ*, from
 IE. **selg'-* 'to free, send off'.

A2, B1, C1, D0, E2, F0, G0, H0, I0, J2, K0, L0, M0, N0.

* I **me* "moi"
 W. *mi*, C. *me*, *my*, B. *me*, from
 IE. **me-* 'me'.

A1, B1, C1, D0, E1, F1, G1, H1, I1, J1, K1, L1, M1, N1.

* ice **jagis*
 W. *iâ*, OC. *iey*, from
 IE. **jeg-* 'ice'.

A1, B1, C1, D0, E0, F0, G0, H0, I0, J1, K0, L0, M0, N0.

if **ma(r)-*
 C. *mar(a)*, *ma*, B. *ma*, *mar*, possibly from
 IE. **(s)mer-* 'worry, thought'.

A4, B1, C1, D0, E-, F-, G-, H-, I-, J-, K-, L-, M-, N-.

in **in*
 W. *yn*, C. *yn*, B. *en e*, from
 IE. **en, eni* 'in'.

A1, B1, C1, D1, E1, F1, G1, H1, I1, J1, K1, L1, M1, N0.

✕ to kill **sladimi* "fuer"

W. *lladd*, C. *ladha*, B. *lazhañ*,

etymology unknown.

A0, B2, C2, D0, E-, F-, G-, H-, I-, J-, K-, L-, M-, N-.

✕ knee **glūnos* "genou"

W. *glin*, C. *glyn*, B. *glin*, from

IE. **g'enu-ig'neu-* 'knee'.

A1, B1, C1, D0, E1, F1, G1, H0, I1, J1, K0, L0, M1, N1.

✕ lake **lindon*

W. *llyn*, C. *lyn*, B. *lenn*, from

IE. **pel-lplē-* 'to flow'.

A2, B1, C1, D1, E2, F2, G2, H0, I2, J2, K2, L2, M2, N0.

✕ to laugh **swardami* "rice"

W. *chwarddu*, *chwerthin*, C. *wherthyn*, B. *c'hoarzhñ*,

etymology unknown.

A0, B0, C0, D0, E-, F-, G-, H-, I-, J-, K-, L-, M-, N-.

✕ leaf **doliā* "feuille"

W. *dail*, C. *del*, B. *del*, from

IE. **dhal-* 'bloom'.

A2, B1, C1, D1, E0, F2, G2, H2, I0, J0, K0, L0, M0, N0.

✕ left **klejos* "gauche"

W. *cledd*, C. *cleth*, B. *kleiz*, from

IE. **k'lei-* 'slope'.

A2, B1, C0, D0, E2, F2, G2, H0, I2, J2, K2, L2, M0, N0.

leg **garris*

W. *gar(r)*, C. *gar*, B. *gar*,

etymology unknown.

A0, B1, C1, D0, E-, F-, G-, H-, I-, J-, K-, L-, M-, N-.

to live (alive) **biuos*

W. *byw*, C. *bewa*, B. *bevañ*, from

IE. **gūiyo-* 'live, alive'.

A1, B1, C1, D2, E1, F1, G1, H0, I1, J1, K1, L1, M1, N0.

liver **auu?* AUA "foie"

W. *afu*, OC. *auu*, B. *avu*,

etymology unknown.

A0, B1, C1, D0, E-, F-, G-, H-, I-, J-, K-, L-, M-, N-.

✕ long **sīros* "long"

W. *hir*, C. *hyr*, B; *hir*, from

IE. **sero-* 'long (in time)'.

A1, B2, C2, D2, E0, F0, G0, H0, I2, J2, K4, L0, M0, N0.

✕ louse **luuā* LOUO- "four"

W. *llau*, C. *low*, B. *laou*, from

IE. **lus* 'louse'.

A1, B0, C0, D0, E1, F0, G0, H0, I0, J1, K1, L1, M1, N0.

✕ man **uīros*

W. *gwr*, C. *gour*, B. *gour*, from

IE. **uīros* 'man'.

A1, B1, C1, D1, E1, F0, G0, H0, I1, J0, K1, L0, M4, N0.

- *many *liāstos "numbers", plur.
 W. *lliaws*, C. *lyes*, B. *lies*, from
 IE. **pelu* 'multitude, many'.
 A1, B1, C1, D0, E1, F2, G1, H2, I1, J1, K2, L2, M0, N0.
- *meat *kīkos
 W. *cig*, C. *kŷk*, B. *kig*, possibly from
 IE. **k'āk-lk'ik-* 'spring forth'.
 A4, B1, C2, D1, E-, F-, G4, H-, I-, J4, K4, L-, M-, N-.
- *moon *lugrā "lune"
 W. *lloegr*, C. *lor*, B. *loar*, from
 IE. **leu-k-/g-* 'light, see'.
 A2, B2, C2, D2, E2, F2, G2, H0, I2, J2, K2, L2, M2, N2.
- *mother *mammā
 W. *mam*, C. *mam*, B. *mamm*, from
 IE. **mā(mmā)* 'mom' (hypocoristic).
 A1, B1, C1, D1, E1, F4, G1, H1, I1, J1, K1, L1, M0, N1.
- *mountain *monijos
 W. *mynydd*, C. *meneth*, B. *menez*, from
 IE. **men-lmon-* 'stand out, jut forth'.
 A2, B2, C2, D2, E1, F0, G0, H0, I1, J2, K0, L2, M0, N0.
- mouth *genoues
 W. *genau*, C. *ganow*, B. *genou*, from
 IE. **g'enu-* 'jaw, chin'.
 A2, B1, C0, D2, E2, F4, G2, H0, I2, J2, K2, L0, M2, N0.

- *name *anman
 W. *enw*, C. *hanow*, B. *añv*, from
 IE. **en(o)m̥n̥* 'name'.
 A1, B1, C1, D0, E1, F1, G1, H1, I1, J1, K1, L1, M1, N1.
- *narrow *angios "étroit, exigü"
 W. *yn*, C. *yn*, B. *enk*, from
 IE. **ang'h-* 'narrow'.
 A1, B1, C1, D0, E1, F0, G1, H0, I1, J1, K0, L1, M0, N0.
- *neck *mon-ia "cou"
 W. *mwnwgl*, OB. *mun*, from
 IE. **mon-* 'neck'.
 A1, B1, C1, D0, E1, F2, G0, H0, I1, J2, K0, L0, M0, N0.
- *new *nouijos
 W. *newydd*, C. *noweth*, B. *nevez*, from
 IE. **neu-os/ijos* 'new'.
 A1, B1, C1, D1, E1, F1, G1, H0, I1, J1, K1, L1, M1, N1.
- *night *noxts-
 W. *nos*, C. *nōs*, B. *noz*, from
 IE. **nokut-* 'night'.
 A1, B1, C1, D0, E1, F0, G1, H1, I1, J1, K1, L1, M1, N1.
- *nose *froknã SROCNÃ "nariz"
 W. *ffroen* 'nostril', C. *frŷk*, B. *fron*, possibly from
 IE. **srenk-* 'snore'.
 A3, B1, C1, D0, E-, F3, G3, H-, I-, J-, K-, L-, M-, N-.

not **ni*

W. *ni*, C. *ny*, B. *ne*, from

IE. **nē* 'no, not'.

A1, B1, C1, D0, E1, F4, G1, H1, I1, J1, K1, L1, M0, N1.

✗ old **senos*

W. *hen*, C. *hen*, B. *hen*, from

IE. **sen(o)-* 'old'.

A1, B1, C1, D1, E1, F1, G1, H0, I1, J1, K1, L0, M0, N0.

✗ old **kottos*

C. *cōth*, B. *koz*,

etymology unknown.

A0, B0, C0, D1, E-, F-, G-, H-, I-, J-, K-, L-, M-, N-.

one **unos*

W. *un*, C. *ūn*, B. *unan*, from

IE. **oi-nos* 'one'.

A1, B1, C1, D0, E1, F2, G1, H0, I1, J1, K1, L1, M0, N0.

✗ other **allos* "allos"

W. *arall*, C. *aral*, B. *arall*, from

IE. **al-no-* 'other'.

A1, B1, C1, D1, E4, F1, G1, H0, I1, J1, K0, L2, M1, N0.

person **donjos*

W. *dyn*, C. *dēn*, B. *den*,

etymology uncertain.

A4, B1, C1, D0, E-, F-, G-, H-, I-, J-, K-, L-, M-, N-.

✗ to pierce **uanami* "percer"; "figuer"

W. *gwanu*, C. *gwana*, B. *gwanañ*, possibly from

IE. **men-* 'hit, wound'.

A3, B0, C0, D0, E0, F3, G0, H0, I0, J3, K0, L0, M0, N0.

✗ to pull **tindami* "tirer, ôter"

W. *tynnu*, C. *tenna*, *tyinne*, B. *tennañ*, from

IE. **ten(d)-* 'to pull'.

A1, B2, C2, D0, E1, F4, G1, H1, I1, J1, K2, L2, M4, N0.

to push (a blow) **surdos*

W. *hyrddio*, *hyrddu*, C. *herdhya*, B. *heurtañ*, from

IE. **ser-* 'attach, link'.

A2, B2, C0, D1, E2, F0, G2, H0, I2, J2, K4, L0, M0, N4.

rain **glau-*

W. *glaw*, C. *glaw*, B. *glav*,

etymology uncertain.

A4, B3, C3, D0, E-, F-, G-, H-, I-, J-, K-, L-, M-, N-.

✗ red **roudos*

W. *rhudd*, C. *rūth*, B. *ruz*, from

IE. **reudh-/roud-* 'red'.

A1, B1, C1, D1, E1, F0, G1, H0, I1, J1, K1, L1, M1, N0.

✗ right (side) **dexsouos* DECSAUVS

W. *deau*, C. *dyghow*, B. *dehou*, from

IE. **dek's-* 'right, acceptable'.

A1, B1, C1, D1, E1, F0, G1, H0, I1, J1, K1, L1, M0, N0.

- ✕ right (correct) **iānos*
 W. *iawn*, C. *ewn*, B. *eeun*,
 etymology uncertain.
 A4, B1, C2, D0, E-, F-, G-, H-, I-, J4, K-, L-, M-, N-.
- ✕ river **abonā*
 W. *afon*, C. *avon*, B. *avon*, *aven*, from
 IE. **ab-* 'water, river'.
 A1, B1, C1, D1, E1, F0, G1, H0, I1, J1, K1, L0, M0, N0.
- ✕ road **sentos*
 W. *hynt*, C. *hens*, B. *hent*, from
 IE. **sent-* 'way, to go'.
 A1, B1, C1, D1, E1, F1, G0, H0, I4, J1, K2, L4, M0, N0.
- ✕ root **uradjos* *radjōs*
 W. *gwreiddyn*, C. *gwredhen*, B. *gwrizienn*, from
 IE. **urād-lurđd-* 'root'.
 A1, B1, C1, D0, E0, F0, G1, H1, I1, J1, K0, L0, M1, N0.
- ✕ rope **lomana* *lanien*
 W. *llyfan*, C. *lovan*, B. *louan*, possibly from
 IE. **pel-/plo-* 'to pleat'.
 A4, B1, C1, D0, E-, F-, G-, H-, I-, J-, K-, L-, M-, N-.
- ✕ rotten **braknos*
 W. *braen*, OC. *bren-ci* 'stink-hound', B. *brein*, from
 IE. **merk-/mrđk-* 'rot'.
 A1, B1, C1, D2, E0, F0, G0, H2, I2, J2, K2, L2, M0, N0.

- ✕ round **krundis* "round"
 W. *crwn*, C. *cren*, B. *krenn*, from
 IE. **(s)ker-* 'to bend'.
 A1, B1, C1, D0, E1, F1, G1, H3, I1, J1, K1, L1, M0, N0.
- ✕ to rub **torāuimi* "fröktor"
 W. *taro* 'to hit', B. *taravat*, from
 IE. **ter-* 'to rub'.
 A1, B2, C0, D0, E2, F0, G1, H2, I1, J2, K1, L1, M2, N0.
- salt **salejnos*
 W. *halen*, C. *holan*, B. *holen*, from
 IE. **sal-* 'salt'.
 A1, B1, C1, D3, E1, F1, G1, H1, I1, J1, K1, L1, M1, N0.
- ✕ to say (speech) **labaros*
 W. *llefaru*, C. *leverel*, B. *lavared*,
 etymology uncertain.
 A4, B1, C1, D0, E-, F-, G2, H-, I2, J2, K-, L-, M-, N-.
- ✕ to scratch **(s)krabami*
 W. *crافu*, *cripio*, C. *cravas*, *scravynyas*, B. *skrabañ*,
krabisan, from
 IE. **(s)kreb(h)-* < **(s)ker-* 'to cut'.
 A2, B1, C1, D0, E2, F1, G2, H2, I2, J1, K1, L1, M0, N0.
- ✕ sea **mori*
 W. *môr*, C. *mōr*, B. *mor*, from
 IE. **mori/mōri* 'sea'.
 A1, B1, C1, D1, E0, F0, G0, H0, I1, J1, K1, L1, M0, N0.

X to see

**uelimi* "υεε"W. *gweld*, C. *gweles*, B. *gweled*, *gwelout*, fromIE. **uel-* 'to see'.

A1, B2, C0, D0, E0, F0, G0, H0, I2, J1, K0, L0, M0, N0.

seed

**saios*W. *had*, C. *has*, B. *had*, fromIE. **sē-/sī-/sō-* 'to throw down, sow'.

A1, B1, C1, D2, E1, F0, G0, H0, I1, J1, K1, L1, M0, N0.

X to sew

**urīgami* "ουιγε"W. *gwnō*, C. *gwr̄yas*, B. *gwriad*, *gr(w)iat*,

etymology uncertain.

A0, B2, C2, D0, E-, F-, G-, H-, I-, J-, K-, L-, M-, N-.

sharp

**slibmos*W. *llym*, C. *lym*, B. *lemm*, fromIE. **(s)lei-* 'slippery'.

A2, B1, C1, D0, E2, F0, G2, H0, I2, J1, K2, L2, M0, N0.

X short

**birros*W. *byr*, C. *ber*, B. *berr*,

etymology unknown.

A0, B1, C2, D2, E-, F-, G-, H-, I-, J-, K-, L-, M-, N-.

to sing

**kanīmi*W. *canu*, C. *cana*, B. *kanān*, fromIE. **kan-* 'to sing'.

A1, B1, C1, D3, E0, F0, G1, H0, I1, J1, K0, L4, M1, N0.

skin

**krok-*W. *croen*, OC. *croin*, B. *kroc'hen(n)*, fromIE. **(s)ker-/l(s)krē-* 'to slice'.

A2, B1, C1, D1, E2, F2, G2, H2, I1, J2, K2, L1, M2, N0.

sky

**eimbr-*W. *wybr(en)*, C. *ebren*, B. *oabl*,

etymology uncertain.

A4, B0, C0, D0, E-, F-, G-, H-, I-, J-, K-, L-, M-, N-.

X sky

**nemos*W. *nef*, C. *nef*, B. *neiv*,

etymology uncertain

A1, B1, C1, D0, E-, F-, G-, H-, I-, J-, K-, L-, M-, N-.

X sleep

**sounos*

ΣΥΟΥΝΟΣ. "somnol"

W. *hun*, C. *hun*, B. *hun*, fromIE. **s(u)ep-/s(u)op-* 'sleep'.

A1, B1, C1, D0, E1, E1, F1, G1, H1, I1, J1, K1, L1, M1, N1.

small

**bakkos*W. *bach*, *bychan*, C. *bȳghan*, B. *bihan*,

etymology unknown.

A0, B1, C1, D0, E-, F-, G-, H-, I-, J-, K-, L-, M-, N-.

X smoke

**mukos*W. *mwg*, C. *mōk*, B. *moged* 'smoke', *moug* 'suffocation', fromIE. **(s)m(e)ukh-/l(s)m(e)ug(h)-* 'smoke'.

A1, B1, C1, D0, E0, F1, G2, H0, I0, J1, K2, L2, M0, N0.

smooth

**slibnos*W. *llefn*, C. *leven*, B. *levn*, fromIE. **(s)lei-* 'slippery'.

A1, B1, C1, D0, E1, F0, G1, H0, I1, J1, K1, L1, M0, N0.

snake

**natr-*W. *neidr*, C. *nader*, B. *naer*, *aer*, possibly fromIE. **(s)ne-* 'winding'.

A4, B1, C1, D0, E-, F-, G-, H-, I1, J1, K-, L-, M-, N-.

X snow

**argjos*W. *eira*, C. *ergh*, B. *erc'h*, fromIE. **arg'-* 'white, shining'.

A2, B4, C0, D1, E2, F0, G2, H0, I2, J4, K4, L0, M2, N2.

some

**re-*W. *rhai*, C. *rē*, B. *re*, possibly fromIE. **per-* 'distribute, sell'.

A4, B1, C1, D0, E4, F-, G-, H-, I4, J-, K-, L-, M-, N4.

to split

**skoltīmi* (Celt.) "Fendre"W. *holli*, C. *falsa*, *felja*, B. *faoutañ*, fromIE. **(s)kel-* 'to cut, split'.

A1, B1, C1, D0, E1, F1, G1, H2, I4, J1, K1, L1, M0, N1.

to squeeze

**gaskami*

"presser, offener"

W. *gwasgu*, C. *gwasca*, B. *gwaskañ*,

etymology unknown.

A0, B1, C1, D0, E-, F-, G-, H-, I-, J-, K-, L-, M-, N-.

to stand

**stabīmi* *STAMIHO - "se lever"W. *sefyll*, C. *sevel*, B. *sav*, *sevel*, fromIE. **stā-/stǝ-* 'to stand'.

A1, B1, C1, D0, E1, F0, G1, H1, I1, J1, K1, L1, M1, N0.

star

**sterinnā* *STIRONA "stir".W. *seren*, C. *steren*, B. *sterenn*, *steredenn*, fromIE. **ster-* 'star'.

A1, B0, C0, D1, E1, F1, G1, H0, I1, J1, K0, L0, M0, N0.

stick

**fond-*W. *ffon(n)*, OB. *fonn*, fromIE. **spondh-* 'wooden instrument'.

A1, B1, C2, D0, E0, F2, G0, H0, I2, J2, K0, L2, M0, N0.

X stone

**karrikā*W. *carreg*, C. *carrek*, B. *karreg*,

etymology uncertain.

A4, B1, C1, D0, E-, F-, G-, H-, I-, J-, K-, L-, M-, N-.

stone

**magnos*W. *maen*, C. *mēn*, B. *maen*, *men*,

etymology unknown.

A0, B4, C4, D0, E-, F-, G-, H-, I-, J-, K-, L-, M-, N-.

X to suck

**dinami* "Füter"W. *dyfnu*, C. *dena*, B. *denañ*, fromIE. **dhē(i)-/dhi-* 'to suck'.

A1, B1, C0, D0, E1, F1, G1, H2, I1, J1, K1, L1, M4, N0.

sun **sāuljos*
 W. *haul*, C. *howl*, B; *heol*, from
 IE. **sauel-* 'sun'.
 A1, B2, C2, D0, E1, F0, G1, H2, I1, J1, K1, L1, M0, N0.

tail **lust-*
 W. *llost*, C. *lost*, B. *lost*,
 etymology uncertain.
 A4, B1, C0, D0, E-, F-, G-, H-, I-, J-, K-, L-, M-, N-.

they **eiŕ*
 W. (*h*)*wy*, C. *y*, *i*, B. *i*, from
 IE. **ei-* demonstrative and pronominal pronoun.
 A1, B1, C1, D0, E1, F-, G-, H-, I-, J-, K1, L-, M-, N-.

thick **teguš*
 W. *tew*, C. *tew*, B. *tev* (*teo*), from
 IE. **tegu-* 'thick'.
 A1, B1, C1, D0, E0, F0, G0, H0, I0, J1, K0, L0, M0, N0.

thin **tanauos*
 W. *tenau*, C. *tanow*, B. *tanav* (*tanao*), from
 IE. **tenu-* 'thin', from the verb **ten-* 'to stretch'.
 A1, B1, C1, D0, E1, F0, G1, H2, I1, J1, K1, L1, M0, N0.

✗ thou **ti* "tu, toi"
 W. *ti*, C. *ty*, B. *te*, from
 IE. **tū* 'thou'.
 A1, B1, C1, D0, E1, F1, G1, H1, I1, J1, K1, L1, M1, N1.

✗ three **tri(s)*
 W. *tri*, C. *trȳ*, B. *tri*, from
 IE. **trei/trī* 'three'.
 A1, B1, C1, D3, E1, F1, G1, H1, J1, K1, L1, M1, N1.

to tie **r(e)ig-*
 W. *rhwymō*, B. *eren*, from
 IE. **reig-* 'to bind, tie'.
 A1, B1, C0, D0, E0, F0, G0, H0, I0, J2, K0, L0, M0, N0.

tongue **tauałos*
 W. *tafod*, C. *tavas*, B. *teod*, from
 IE. **dn̥g'hū-* 'tongue'.
 A1, B1, C1, D0, E1, F1, G0, H0, I1, J1, K1, L1, M1, N0.

tooth **dant*
 W. *dant*, C. *dans*, B. *dant*, from
 IE. **d̥nt-* 'tooth'.
 A1, B1, C0, D0, E1, F1, G1, H0, I1, J1, K1, L4, M0, N0.

✗ tree **prennos*
 W. *pren*, C. *pren*, B. *prenn*, possibly from
 IE. **kur(e)s-* 'wood(s), tree'.
 A3, B1, C1, D1, E-, F-, G3, H-, I-, J4, K-, L3, M-, N-.

✗ tree **uidus*
 W. *gwȳdd*, C. *gwȳth*, B. *gwez* (collect.), from
 IE. **uidhu-* 'tree'.
 A1, B1, C1, D1, E0, F0, G0, H0, I0, J1, K0, L0, M0, N0.

- ✗ to turn ***trogi** "fourner"
 W. *troi*, B. *treiñ*,
 etymology uncertain.
 A0, B0, C0, D0, E-, F-, G-, H-, I-, J-, K-, L-, M-, N-.
- ✗ two ***duō**
 W. *dau*, C. *dow*, B. *daou*, from
 IE. **duō(u)* etc. 'two'.
 A1, B1, C1, D1, E1, F1, G1, H1, I1, J1, K1, L1, M1, N0.
- ✗ to vomit ***skeiti** *SCEŦAMI "vomir"
 W. *chwydu*, C. *wheja*, B. *c'hwediñ*, *c'hwedañ*, from
 IE. **skei-* 'to cut, divide'.
 A2, B1, C1, D0, E2, F0, G2, H0, I2, J2, K4, L4, M0, N0.
- ✗ to walk (a walk) ***kerdetos** "marcher, cheminier"
 W. *cerdded*, C. *kerdhes*, B. *kerzhout*, from
 IE. **(s)ker-* 'to jump, move, turn'.
 A2, B2, C0, D0, E2, F0, G2, H0, I2, J2, K4, L0, M0, N0.
- ✗ warm (hot) ***guressākos** GORESBĀCOS "ardent" *chulures*
 W. *gwresog*, C. *gwresak*, B. *gwrezek*, from
 IE. **gure-ns-o-* 'warm, hot'.
 A1, B1, C1, D0, E1, F1, G1, H1, I1, J2, K1, L1, M0, N0.
- ✗ warm (hot) ***tēmos** "chaud"
 W. *twym*, C. *tom*, B. *tomm*, from
 IE. **tep-* 'to be warm (hot)'.
 A1, B1, C1, D2, E1, F0, G0, H2, I1, J2, K0, L1, M0, N1.

- ✗ to wash ***uolkimi** "laver"
 W. *golchi*, C. *golghy*, B. *gwalc'hiñ*, *gwelc'hiñ*, from
 IE. **uelk-* 'wet'.
 A1, B1, C1, D3, E0, F0, G0, H0, I2, J2, K2, L2, M0, N0.
- ✗ water ***dubron** "eau"
 W. *dwfr*, *dwr*, C. *dowr*, B. *dour*, from
 IE. **dheub(h)-* 'dark, deep'.
 A2, B1, C2, D1, E0, F0, G2, H0, I0, J2, K2, L2, M0, N0.
- ✗ we ***nī(s)** "vous"
 W. *ni*, C. *ny*, B. *ni*, from
 IE. **ne(s)-lno(s)* 'we'.
 A1, B1, C1, D0, E1, F0, G1, H1, I1, J1, K1, L1, M0, N1.
- ✗ wet ***ulipus** "humide"
 W. *gwlyb*, C. *glyp*, B. *gleb*, from
 IE. **uelk-* 'wet'.
 A1, B1, C1, D0, E0, F0, G0, H0, I2, J1, K1, L1, M0, N0.
- ✗ what/who ***pei** "qui"
 W. *palpwy*, C. *pylpyu*, B. *pe/piv*, from
 IE. **kuei-* < **kwoi-* 'what, who'.
 A1, B1, C1, D0, E1, F1, G1, H1, I1, J1, K1, L1, M0, N0.
- ✗ white ***windos**
 W. *gwyn*, C. *gwyn*, B. *gwenn*,
 etymology unknown.
 A0, B1, C1, D1, E-, F-, G-, H-, I-, J-, K-, L-, M-, N-.

3. Results

From the above index of 180 items, the results shown in the following table were obtained. Again it must be stressed that these values are relative, not absolute. In evaluating the total cognate relationship with Britt. we have arbitrarily given half-value to the uncertain etymologies (3,4). Thus :

$$1 + 2 + 1/2(3 + 4) = x/180 = y\%$$

	1	2	3	4	total % ($\pm 1\%$)
A. Indo-European	93	28	11	23	138 = 76.7%
B. Goidelic Celtic	129	20	5	5	154 = 85.6%
C. Modern Irish	113	19	4	2	135 = 75.0%
D. Contin. Celtic	50	15	9	0	69.5 = 38.6%
E. Indo-Iranian	69	23	2	3	94.5 = 52.5%
F. Armenian	39	20	2	4	62 = 34.4%
G. Greek	61	28	4	1	91.5 = 50.8%
H. Albanian	28	19	2	0	48 = 26.7%
I. Latin	66	32	2	4	101 = 56.1%
J. Germanic	76	35	1	5	114 = 63.3%
K. Baltic	56	24	1	6	83.5 = 46.4%
L. Slavonic	55	23	1	5	81 = 45.0%
M. Tocharian	26	10	0	5	38.5 = 21.4%
N. Hittite	18	7	2	2	27 = 15.0%

4. Analysis

Concerning the IE. origins of the Celtic, here specifically Britt. lexicon, it may be noted firstly that over three-quarters (76.7%) of the above reconstructed Britt. forms can be traced back to a specific IE. source. One should not, however, infer from this that only three-quarters of the Britt. basic vocabulary core is IE. A large part, and perhaps indeed all of the remaining quarter is of IE. origin, but remains unrecognized for the present. Higher percentages which might a priori be obtainable in Indo-Iranian, Greek or Latin would perhaps be more demonstrative of the state of etymological studies than of the relative Indo-Europeanness of the different branches. Despite the unfortunate lack of a satisfactory Celtic etymological dictionary for Britt. and Goid., there is no reason for Celtic to suffer from a lingering reputation as a *Randsprache*⁴.

Twenty-five of the reconstructed Britt. forms have no convincing IE. etymology and may be tentatively referred to as purely Celtic material. However, were one to suspect any non-Indo-European influence of having worked upon the Celtic lexicon, here is where one might look for possible evidence :

⁴ To date, the most comprehensive modern etymological sources are : for Old Irish J. VENDRYES - E. BACHELLERY - P.Y. LAMBERT, *Lexique étymologique de l'irlandais ancien*, Paris, 1959- ; for Welsh R.J. THOMAS ed., *Geiriadur Prifysgol Cymru*, Cardiff, 1950-1982; for Breton L. FLEURIOT, *Dictionnaire des gloses en vieux-breton*, Paris, 1964, and C.J. GUYONVARCH, *Dictionnaire étymologique du breton ancien, moyen et moderne*, Rennes, 1973- ; and for Cornish E. CAMPANILE, *Profilo etimologico del cornico antico*, Pisa, 1974.

* <i>auu</i>	liver	* <i>pennon</i>	head
* <i>bakkos</i>	small	* <i>rodīmi</i>	to give
* <i>birros</i>	short	* <i>rūsk-</i>	bark
* <i>bleidanī</i>	year	* <i>skobarnā</i>	ear
* <i>blonekos</i>	fat	* <i>sladīmi</i>	to kill
* <i>dagos</i>	good	* <i>suardami</i>	to laugh
* <i>dīar-</i>	earth	* <i>torr-</i>	belly
* <i>garris</i>	leg	* <i>trogīmi</i>	to turn
* <i>kalonā</i>	heart	* <i>uaskami</i>	to squeeze
* <i>kolut-</i>	guts	* <i>uindos</i>	white
* <i>kottos</i>	old	* <i>wrakī</i>	woman
* <i>magnos</i>	stone	* <i>wrīgami</i>	to sew
* <i>omnos</i>	fear		

Turning to the relationship with Goidelic Celtic, we find over 85% of the root morphemes present, indeed 75% still present in modern Irish. The fact, therefore, that six roots of the Britt. basic vocabulary sampling out of seven are present in Goid. is sufficient to demonstrate the high degree of linguistic unity of Celtic; a unity which to the outside observer is not always so apparent as is that of the Slavonic or Romance languages.

In Continental Celtic our records for Gaulish and Celtiberian are scanty and the results can represent only a minimum possible relationship. In spite of the great dearth of lexical material, we find a surprising high 38.6%. This leads us to the supposition that, were our records of Gaul, and

the minor continental dialects as plentiful as those of Latin, the genetic relationship with Britt. would be shown as extremely close.

In general, it can be said that Gaul. has a much greater affinity to Britt. than to Goid., but its exact position is not clear and it would be premature to try to interpret Contin. Celtic purely as Proto-Britt. The phonological level offers several parallels between Britt. and Gaul. The vast majority of Gaul. inscriptions show [p] as the reflex of IE. [*k_u-], although Celtiberian does offer an example of the standard Goid. development: *cue* 'and' < IE. **k_ue*. The IE. nasal sonants [**m*], [**ŋ*] also show a common development of Britt. and Gaul. to [am], [an], whereas Goid. shows [em], [en]. As far as can be determined, the phonological system of Gaul. seems to show a higher degree of affinity to Britt. than to Goid., and it is quite probable that this relationship is paralleled in the lexicon.

An important comparison, which however lies beyond the scope of this study, would be that between Contin. Celtic and the root morphemes present in an equivalent sampling of the Goid. lexicon. The relative difference between say, Gaul. and Britt., and Gaul. and Goid. would determine with greater precision the position of Contin. Celtic with regard to the two branches of Insular Celtic.

In the analysis of the relationships of Britt. Celtic to the other IE. branches, we must firstly distinguish between the major language groups: Indo-Iranian, Greek, Latin, Germanic, Baltic and Slavonic, which have all undergone exhaustive etymological research over the past century, and the other groups: Armenian, Albanian, Tocharian and Hittite, which for one reason or another are not directly comparable.

The language group most closely related to Celtic on a lexical basis is Germanic, where 63.3% of the Britt. roots are present. Latin, together with Oscan and Umbrian (Italic), which on the basis of previous studies, especially at the morphological level, is traditionally thought to be most closely related to Celtic, lies a full 7% behind Germanic at 56.1%. These statistics demand, therefore, a decisive rejection of the Italo-Celtic hypothesis.

The Italo-Celtic hypothesis, based for the most part on morphological parallels between the two language groups, presupposes a stage of Italo-Celtic linguistic unity subsequent to that of IE. It was acknowledged for a long time by the majority of linguists: Meillet, Pedersen and Vendryès among others, but after a conclusive article by Marstrander⁵, it fell into disfavour, especially when the newly discovered Tocharian and Hittite material confirmed the presence of several of the morphological elements thought restricted to Italic and Celtic.

Although no one would dispute the fact that Celtic and Italic are closely related at various levels of analysis, any postulation of a subgrouping would have to include Germanic. Here, from the relative intensity of genetic relationships between the three branches, a certain unity of subclassification does seem justified. Meillet proposed the name 'West Indo-European'. This was taken up, among others, by W. Porzig, who however suggested that the relationships between Italic and Germanic, and Italic and Celtic were indeed closer than those between Celtic and Germanic: "Bei der Westgruppe läßt die Menge der Isoglossen eine enge Verbindung der ita-

⁵ Cf. *Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskap*, III, 1929, p. 241-258.

lischen Sprachen in erster Linie mit dem Germanischen, in zweiter mit dem Keltischen erkennen, während unmittelbare keltisch-germanische Beziehungen, die älter sind als die Kulturgemeinschaft der frühen Eisenzeit, sehr viel seltener sind"⁶.

As the isoglosses in Porzig's study are taken from the lexicon as a whole, including primarily culturally-determined borrowings, the results do not contradict the above statistics, which are restricted to a sampling from the basic vocabulary core.

For the relationship of Celtic to the other major branches, the following order is noted:

Indo-Iranian	52.5%
Greek	50.8%
Baltic	46.4%
Slavonic	45.0%

We see therefore that beyond the so-called 'West Indo-European', the above sampling of the Celtic lexicon has decidedly greater affinities with the 'southern flank' of IE., i.e. Greek and Indo-Iranian, rather than with the northeastern grouping, i.e. Baltic and Slavonic, although this contradicts the present geographical positioning of the language groups.

The traditional Celtic heartland, as far as we can determine, was Central Europe, specifically Southern Germany, Austria and Switzerland. Archeological traces of the Celts from Czechoslovakia, Hungary and Romania to

⁶ *Die Gliederung des indogermanischen Sprachgebietes*, Heidelberg, 1954, p. 215.

Asia Minor and onomastic evidence showing the presence of the Indo-Iranians on the steppes of the Ukraine, especially on the north coast of the Black Sea⁷, lead to the supposition that prehistoric ethnic contacts existed for a long time in eastern Europe, before the Proto-Indo-Iranians wandered to the southeast, the Proto-Greeks south into the Balkans and the Proto-Celts to the west. The origin of the order of ethnic and lexical contacts of the Celts with the major IE. language groups must remain speculation for the present, however⁸.

Of the remaining groups included in the statistical evaluation, we may note the following results :

Armenian	34.4%
Albanian	26.7%
Tocharian	21.4%
Hittite	15.0%

It is uncertain as to whether any conclusions may be drawn from these statistics. The two spoken languages, Armenian and Albanian, although reasonably well documented and possessing a full lexical corpus, have suffered certain foreign influences and have undergone very complex and as yet only unsatisfactorily understood phonological, morphological and lexical

⁷ Cf. L. ZGUSTA, *Die Personennamen griechischer Städte der nördlichen Schwarzmeerküste*, Prague, 1955.

⁸ For treatment of the earliest period of Celtic history, cf. P. BOSCH-GIMPERA, *Les mouvements celtiques*, in *Etudes Celtiques*, V, 1949-1951, p. 352-400, VI, 1952-1954, p. 71-126, 328-355, VII, 1955, p. 147-184, and H. WAGNER, *Studies in Early Celtic Civilisation*, Belfast, 1971.

changes, such that a large number of possible lexical correspondences with Celtic remain disguised. In spite of this, we still find over one-third of the Britt. root morphemes present in Armenian and over a quarter in Albanian.

For Tocharian and Hittite, neither of which possess a full lexical corpus, the statistics, as with Contin. Celtic, can show only a minimum possible relationship. It is also possible again that the above data, in all four cases, may reflect more the comparative state of etymological studies than a relative order of affinity.

Nevertheless, even in the lowest percentage result, that of Hittite, proof of the genetic relationship to Celtic of over one-seventh of the material, is sufficient to demonstrate the relative linguistic unity of Indo-European.

OLLODAGOS

Volume I (1988-1990)

- BEDNARCZUK L.
*Structural Similarities between Brittonic Celtic and West
Romance Languages*..... 35-59 (2)
- BLAIVE Fr.
Le mythe indo-européen du Guerrier Impie et l'épopée nordique..... 29-34 (1)
- Tradition mythologique et droit public chez les indo-européens.
Recherches sur le principe de l'inviolabilité des ambassadeurs*.... 175-184 (5)
- CAHEN-DELHAYE A.
A propos des vases à bustes..... 19-20 (1)
- CAMPANILE E.
Epopée celtique et épopée homérique..... 257-278 (7)
- CORNIL P.
Compléments et corrections (KUB LVI, LVII et KBo XXXIII)..... 71-73 (2)
- Le hittite : état de la question*..... 139-170 (4)
- Le mythe du législateur primordial au Proche-Orient*..... 199-209 (6)

- DUBUISSON D.
*Le Dharma brahmanique : anatomie d'un concept "total".....*185-197 (5)
- ELSIE R.
*Proto-Brittonic Celtic and Dispersion in the Indo-European
Lexicon.....* 279-321 (7)
- HOUART M.
*Femmes irlandaises : portraits et accomplissements.....*61-70 (2)
- MICHEL J.-H.
Ollodagos..... 17 (1)
- RANTZ B.
*Le dieu cavalier et le Géant anguipède gallo-romains.....*215-255 (7)
- SERGENT B.
*Initiations, ordalies, pénalités, marques de victoire dans le
monde indo-européen.....* 117-137 (4)
- STERCKX Cl.
*Le fils de Taranis *Taranucnos : Mabon ab Mellt ?.....*21-27 (1)
La première branche du Mabinogi et la vie de saint Hervé..... 111-115 (3)
- VIELLE Chr.
D'un mythe celtique à un roman hagiographique galate..... 75-109 (3)
- Questions, notules et documents :**
- STERCKX Cl., *Le manteau de Gwydion.....*211-214 (6)
- Recensie :**
- Fr. BERCKMANS, *De Kelten* [J. MOONS].....171-173 (4)

OLLODAGOS

Vol. I, 7

Le dieu cavalier et le Géant anguipède gallo-romains

Berthe RANTZ..... 215

Épopée celtique et épopée homérique

Enrico CAMPANILE..... 257

Proto-Brittonic Celtic and Dispersion in the Indo-European Lexicon

Robert ELSIE..... 279

Table des matières — Inhoudstafel (Vol. I, 1988-1990)..... 323

